

(128)

III. *Le Souhait, poëme traduit de l'allemand.*
Suite. 71

IV. *Le Dalécarlien, anecdote suédoise.* 94

III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.
107

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DEDIÉ AU ROI.

JUILLET 1780.



A NEUCHÂTEL,
De l'imprim. de la Société Typographique,



NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

I. *Eloge de Voltaire, par M. de la Harpe.*
Second extrait.

MONSIEUR de la Harpe, dans sa seconde partie, traite en panégyriste de l'influence que Voltaire a eue sur son siècle: il tâche de la célébrer en orateur; nous tâcherons de l'examiner en critiques.

Il observe d'abord adroitement qu'on ne doit pas accuser l'homme de génie des écarts où se jettent ses imitateurs: & en effet, cela serait injuste. S'est-il permis quelques heureuses hardiesses? ils oseront tout inconsidérément. A-t-il tenté avec succès quelques innovations? ils veulent tout changer, tout

A ij



R003841876

bouleverser, confondre tous les styles & tous les genres. S'est-il fait pardonner quelquefois de s'affranchir du joug incommode des règles ? ils n'en respectent plus aucune. N'imputons point à Voltaire cette foule de mauvaises plaisanteries qu'a produit l'envie d'imiter cet enjouement qui le distinguait. Ne disons pas qu'il ait été le corrupteur du goût, dont au contraire il fut toujours le défenseur, parce que d'autres, en croyant marcher sur ses traces, se sont égarés. Ce n'est pas aux Dédales qu'il faut reprocher la chute des Icares.

Il y a, ce me semble, du vrai & du faux dans cette réflexion apologétique. Le fond en est très vrai sans doute : mais si un auteur donne constamment l'exemple de traiter avec la plus grande légèreté les matières les plus sérieuses, de répondre par des plaisanteries, par des injures, par un mépris affecté, ou avec un ton de hauteur, aux objections & aux critiques, d'employer le ridicule au défaut de la raison ; si ce ton lui réussit & devient le ton de son siècle, en est-il innocent ? Que l'imitation mal-adroite du style original de Jean Jacques Rousseau ait produit je ne fais combien d'ouvrages pleins d'une énergie *forcée*, d'une chaleur fautive & factice, ce n'est point sa faute à mon avis : mais ici, on voit bien que le cas est différent ; ce n'est

pas tout-à-fait accidentellement que Voltaire a rendu son siècle superficiel & frivole. Il n'y a rien dans cet effet, selon l'axiome métaphysique, qu'on ne puisse fort bien voir distinctement dans la cause.

Comme Descartes avait fait une révolution dans la philosophie spéculative, Voltaire en a fait une, selon M. de la Harpe, dans la morale des nations ; il a brisé le sceptre du fanatisme ; il a profité de ses derniers attentats pour lui arracher les restes de sa puissance : il s'est fait le grand apôtre de la tolérance & de l'humanité ; ces mots ne sont devenus parasites que parce qu'il les a consacrés. Le persécuteur craignit, pour parler le langage du panégyriste, *les oracles émanés du tribunal de Ferney* ; & les tristes victimes du fanatisme, les Calas, les Sirven, allèrent implorer, dans cette solitude champêtre, la protection d'un simple particulier, d'un philosophe chargé d'années.

La nature a accordé à Voltaire une assez longue carrière pour qu'il pût déjà voir lui-même de ses yeux les premiers fruits de ses leçons, & se promettre qu'elles en produiraient encore de nouveaux dans la suite.

Quant à la religion, s'il y a des reproches à lui faire, "si, égaré par le sentiment trop vif des maux qu'en a produits l'abus, en retranchant ces branches inutiles, il n'a pas

assez respecté le tronc sacré qui rassemble tant de nations sous son ombre immense, je laisse à l'Arbitre suprême, à celui qui seul lit dans les consciences, à juger ses intentions & ses erreurs, ses fautes & ses excuses, les torts qu'il eut & le bien qu'il fit. Mais je dis à ceux qui s'alarment de ces atteintes impuissantes... le mal que vous craignez est passager, & le bien sera durable. „ Je transcris avec bien du plaisir cette phrase éloquente & philosophique, entièrement conforme à ma manière de penser, & satisfaisante pour tous les amis de la religion.

Au moins Voltaire, s'il ménagea peu le christianisme, fut-il constamment l'adorateur de Dieu, & le zélé défenseur du dogme de son existence.

En général, on lui a cette grande obligation, c'est qu'en *parlant de tout & à tous*, il a mis plus qu'aucun autre l'instruction à la portée de chacun, il l'a rendue agréable par le charme de son style, il en a répandu le goût, & l'ignorance est devenue honteuse.

Arrêtons-nous un instant : car sur presque tous les chefs je ne suis point d'accord avec M. de la Harpe. Toute cette partie de son discours ne me paraît ni assez approfondie, ni assez méthodique. Je vais exposer mes idées aussi brièvement qu'il me sera possible.

On ne saurait nier l'influence de Voltaire

sur son siècle : mais ne ferait-il point intéressant d'en rechercher la cause ? L'a-t-il bien réellement obtenue par la supériorité de son génie ? Il est permis d'en douter ; il est permis de soupçonner que cet écrivain célèbre est né bien à propos pour sa gloire.

Dans un tems où chacun lit, où chacun veut s'amuser en lisant, où chacun cependant veut paraître penseur & instruit sur tous les sujets, que fallait-il pour être lu & goûté universellement ? Des connaissances très-variées & très-superficielles, un style aisé, facile, enjoué, beaucoup de vivacité dans l'esprit, le talent de *parler de tout à tous*. Voltaire possédait dans le degré le plus éminent toutes ces qualités, qui ne sont pas l'appanage des génies supérieurs, qui peut-être dans un autre siècle ne lui auraient donné aucune influence ; mais elles convenaient à son siècle. Ce n'est pas toujours le mérite d'une pièce qui décide de son succès ; ce sont les dispositions des spectateurs : il y a tel parterre qui applaudira avec fureur à la plus mauvaise farce, & sifflera le Misanthrope. L'influence d'un auteur sur son siècle pourrait donc fort bien être une chose tout-à-fait indépendante de son mérite réel. Si, comme Rousseau, par exemple, il a eu beaucoup d'influence sans se conformer au ton général, n'annonce-t-il pas plus de génie que

celui qui, en se conformant à ce même ton, a une influence bien plus grande encore, bien plus universelle, prodigieuse ?

La cause de cette influence ainsi déterminée, je voudrais en examiner les effets à trois égards ; littérature, morale, religion.

Par rapport à la littérature, je conviendrai volontiers que Voltaire est très-propre en général à former le goût, & qu'il a contribué à le conserver & à l'épurer.

Mais quant à ce prétendu goût d'instruction, à ces connaissances superficielles, que ses écrits ont si fort répandus, je ne vois pas que cela soit avantageux. Me trompai-je ?

Il a parlé de tout à tous. Fort bien : voilà un bel éloge ! Et si l'on disait : « Par conséquent il a souvent parlé de choses qu'il savait mal lui-même à des gens qui n'étaient pas capables de les bien entendre ? »

Cela ne ferait malheureusement que trop vrai. *Il a parlé de tout à tous !* Oui, il a parlé de métaphysique, d'histoire naturelle, de théologie, aux femmes & aux jeunes gens : mais comment ? En plaisanteries, en épigrammes, en homme qui ne cherche qu'à faire rire ; il les a amusés, & ils se font cru suffisamment instruits ; ils sont devenus incapables de toute instruction solide & sérieuse ; ils ne savent que leur Voltaire. C'est leur catéchisme, leur Bible, leur logique,

leur morale, leur physique, leur Locke, leur tout : ils ne savent que cela, & ils croient tout savoir, parce qu'ils peuvent raisonner de tout à perte de vue, parce que sur tous les sujets ils ont à proposer des doutes & des objections, auxquelles il n'y a rien à répondre, quand un homme ignore jusqu'aux premiers principes de ce dont il se mêle de raisonner. Est-ce là ce qu'on appelle rendre général le goût de l'instruction ? Un proverbe trivial dit que *les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris*. Voilà précisément la science des disciples de Voltaire.

Je me souviens d'avoir connu un jeune homme qui n'avait point fait & ne voulait point faire de cours de mathématiques ; il n'en savait pas les élémens. Loin d'en rougir, il témoignait le plus profond mépris pour cette science. « Rien, disait-il, n'est plus absurde que la géométrie. On part d'une définition chimérique, celle d'un *point*. On le considère comme n'ayant ni longueur, ni largeur, ni profondeur : c'est le considérer comme nul ; & que dire de rien ? On a l'impertinence de démontrer qu'entre un cercle & une ligne droite qui le touche on peut faire passer une infinité de lignes courbes, qu'il y a deux lignes qui ont la propriété de s'approcher sans cesse l'une de l'autre, sans que jamais il soit possible qu'elles viennent

à se rencontrer. Il faut être bien sot pour se remplir la tête de pareilles balivernes. „ Ce jeune homme était instruit en géométrie, comme on l'est en théologie, en métaphysique & en histoire naturelle, quand on possède bien son Voltaire. Plus vous y penserez, plus vous serez frappé de la justesse de cette comparaison.

J'abrege, & je me hâte de passer à l'influence morale des écrits de Voltaire.

Ne lui contestons point la gloire d'avoir été l'apôtre de la tolérance, quoique bien d'autres puissent prétendre leur part à cette gloire : car enfin il a toujours été comme le chef de cette ligue nombreuse formée dans notre siècle en faveur de l'humanité.

Mais ne lui reprocherons-nous point d'avoir mieux aimé établir cette vertu sur la base chancelante du pirrhonisme & d'une indifférence funeste en matière de religion, que sur les grands principes de la morale & du christianisme même ; ce qui n'est assurément rien moins que philosophique ?

Lui pardonnerons-nous d'avoir donné si peu d'étendue à cette vertu, de l'avoir restreinte uniquement à la religion, d'avoir exercé une *intolérance littéraire* portée à l'excès à l'égard de tous ceux qui ont osé le contredire ou le critiquer, d'avoir été par ses plaisanteries le persécuteur acharné des

croyans, de n'avoir eu absolument aucune tolérance pour les opinions religieuses des chrétiens, & d'avoir osé parler avec un mépris ironique des objets les plus respectables ? Ce n'est donc pas une tolérance universelle, impartiale, ce n'est pas la vraie tolérance qu'il a prêchée & pratiquée.

Enfin, n'a-t-il point même nui aux progrès de la morale, en la réduisant toute entière à la tolérance & à l'humanité ? Ce sont de belles vertus sans doute : mais n'y en a-t-il point d'autres ? Et dès qu'on a prononcé avec emphase ces deux grands mots, malheureusement un peu vagues, tout est-il dit ? Il semble presque que ce soit la morale que Voltaire a voulu établir.

Voyez sur-tout comment il fait envisager la pureté des mœurs : *pudicum, qui primus virtutis bonos*, disait un ancien poète. Voltaire au contraire en fait la vertu des petites ames. . . Et combien ce dangereux chapitre de sa morale n'a-t-il pas fait de prosélytes, sur-tout parmi les jeunes gens ! Lisez l'article *adultere* dans ses *Questions encyclopédiques*, & vous ne pourrez voir sans étonnement, sans indignation, avec quelle légèreté cet homme audacieux se joue d'un crime aussi grave. . . Convenons-en : aucun écrivain n'a contribué plus que lui à la corruption des mœurs à cet égard ; & s'il a été

l'apôtre de la tolérance, il a déshonoré ce ministère respectable en se faisant aussi l'apôtre de la licence.

Reste à considérer son influence par rapport à la religion.

Il a fait beaucoup de mal à cet égard, je l'avoue. C'est un ennemi bien dangereux dans ce siècle, que celui qui, après avoir fait la plaie, a le talent de l'envenimer, en y répandant le poison du ridicule. On répond à des raisons; on réfute des objections: mais l'impression du ridicule reste. Cependant je suis persuadé qu'il est avantageux pour la religion, aussi bien que pour la société en général, que Voltaire ait existé. "Comment, s'écriera quelqu'homme religieux, cet auteur qui a fait tant de prosélytes à l'incrédulité!" ... Eh! qui donc? Des esprits faux & frivoles, qui honorent le christianisme par leur incrédulité. Laissez les aller. Avez-vous oublié ces paroles d'un apôtre: *Ils étaient bien parmi nous; mais ils n'étaient pas des nôtres?* Et quand le nombre des incrédules s'augmenterait au point qu'il ne restât dans l'église que des hommes dignes d'être chrétiens, qu'y perdrait la religion? Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elle y gagnerait; ce serait une espèce de régénération.

D'ailleurs, en terrassant le fanatisme, en faisant périr, si je puis hasarder cette image,

ce serpent qui s'était entortillé autour de l'olivier de la paix que la religion présente aux humains, Voltaire lui aura fait plus de bien que toutes ses plaisanteries ne pourront jamais lui faire de mal dans toute la suite des siècles. Tel cet assassin de l'antiquité perça un abcès mortel dans le flanc de l'ennemi qu'il frappait, & guérit ainsi celui qu'il voulait faire périr.

Et, comme le dit très-bien M. de la Harpe, "le mal est passager, & le bien sera durable." Telle est leur nature; il ne saurait en être autrement. Je dirai plus: ce mal en se dissipant produira un bien, c'est que le christianisme plus connu, mieux expliqué, mieux défendu, se sera affermi par cette attaque. On peut lui appliquer ces vers:

Ut duris ilex tonsa bipennibus

Nigra feraci frondis in Algido

Per damna, per cædes, ab ipso

Ducit opes animumque ferro.

Mais je ne trouve pas en échange qu'il faille tenir grand compte à Voltaire d'avoir soutenu la thèse de l'existence de Dieu. Ce Dieu, il l'a si fort éloigné de nous, il a parlé si peu respectueusement de sa providence & de ses perfections, il en a rendu l'idée si peu réprimante, qu'il ne peut être tout au plus

que l'objet d'une adoration vague. *Son Dieu*, a-t-il dit, *ce n'est pas le Dieu de Suarez, de Sanchez, de Scot, de Bonaventure, &c.* Je le crois; mais le mien n'est pas non plus celui de Voltaire.

Je n'ai pas le loisir dans un extrait, d'approfondir toutes ces idées; mais voilà en raccourci ce que je pense de l'influence littéraire, morale & religieuse de Voltaire sur son siècle.

Je reviens à la troisième partie du discours de M. de la Harpe, où il considère Voltaire lui-même, sa destinée & son caractère.

La passion dominante de Voltaire, ce fut l'amour de la gloire: voilà le fond de son caractère; il sentit toute sa vie un besoin égal de travail & de louange.

La fortune favorisa ce penchant, en le mettant à l'abri de cette pauvreté funeste au génie, qui gêne & rabaisse son essor, qui lui dérobe des heures précieuses, & le force à *travailler pour vivre*, & non pour l'immortalité. Aussi Juvénal disait-il:

Neque enim cantare sub antro

Pierio, thyrsusve potest contingere sana

Paupertas atque æris inops, quo nocte dicque

Corpus eget. Satur est, cum dicit Horatius: Evoë!

Apollon veut une ame qui, dégagée de

foucis, puisse être à lui toute entière. Cependant on compterait bien peu de poètes riches, & je ne fais s'il en fût jamais d'aussi riches que le seigneur de Ferney l'était à la fin de sa vie. La médiocrité, une honnête aisance me paraît l'état le plus convenable au développement des talens.

La nature d'accord avec la fortune, favorisait l'ambition littéraire de M. de Voltaire, en lui faisant le don de la facilité, l'un des plus beaux attributs de la supériorité de génie, à ce que prétend M. de la Harpe. A cet égard, il revient à comparer entr'eux Racine & Voltaire. Racine, né avec cette même facilité, mais ne voulant être que poète tragique, perfectionna à loisir ses ouvrages; Voltaire, " dont l'entrée dans le pays des arts a été une invasion, „ impatient & fougueux, entraîné par la vivacité de son imagination, a été moins correct, quoiqu'il eût autant de goût, parce qu'il a employé à multiplier ses compositions le tems & le travail que mettait Racine à rendre les siennes achevées: & le public n'y a-t-il pas gagné?

Mais cette soif ardente de gloire & de renommée n'est aux yeux de la *raison vulgaire* qu'un objet de pitié. M. de la Harpe s'en indigna. " Ames communes, s'écrie-t-il, de quel droit vous faites-vous les juges des destinées du génie? Avez-vous assisté à ses

pensées, & vous est-il permis de vous mettre à sa place? ... Savez-vous ce que vaut un jour de véritable gloire, quel espace il occupe dans la vie d'un grand homme? ... Tel est, si vous l'ignorez, tel est le calcul de toute passion forte; des momens de jouissance & des années de tourmens. „ De grace, que signifie tout cela? que prouve-t-il d'autre, sinon que les passions fortes calculent mal? Et n'est-ce pas précisément ce que dit cette *raison vulgaire*, qu'on gourmande si dédaigneusement? Il n'est pas besoin d'*assister aux pensées du génie* pour être en droit de prononcer que l'homme qui achete des *momens de jouissance* par des *années de tourmens*, fait un fort mauvais marché. Si c'était là le calcul de *toute passion forte* ... il s'en faut bien: mais c'est celui de l'amour de la gloire; ainsi pour cette fois, je suis du parti de la *raison vulgaire*.

On nous trace ensuite le tableau des destinées de Voltaire: on nous représente l'envie irritée de ses premiers succès, consolée par ses premiers revers, alarmée de la nouvelle gloire qui leur succéda, lui suscitant un rival dans Crébillon, & le forçant enfin d'abandonner son ingrate patrie, pour aller chercher sur les bords de la Sprée un asyle glorieux auprès du héros de notre siècle.

Je n'insiste sur rien de tout cela: il paraît
par

par l'avertissement qui précède ce discours, que M. de la Harpe prépare une histoire détaillée & complete de la vie & des ouvrages de Voltaire, où seront développés les faits qu'il ne fait ici qu'indiquer en passant. Ce morceau excitera sans doute la curiosité de tous les littérateurs; il ne saurait manquer d'être intéressant. On pourrait dire de cette histoire: *quoquo modo scripta, placebit*.

Mais je trouve ici une réflexion apologétique en faveur de Voltaire, qui me paraît juste & digne d'attention. Lorsqu'il vit qu'on avait engagé Crébillon à rentrer dans la carrière du théâtre pour lui disputer la palme, il prit le parti de traiter les mêmes sujets, & de se mesurer, pour ainsi dire, corps à corps avec lui. On n'a voulu voir dans cette conduite que l'effet d'une basse jalousie: pourquoi ne pas y voir plutôt une noble émulation? Qu'y avait-il de plus propre à faire voir évidemment de quel côté était la supériorité? Ne blâmons pas dans un de nos contemporains cette espece de courage, cette confiance en ses forces, que nous admirions dans l'antiquité.

Après cette vie agitée, Voltaire vint enfin chercher la tranquillité, la solitude & la liberté dans les riantes campagnes de Geneve & dans la terre de Ferney. C'est là qu'il connut l'indépendance & les douceurs de la

retraite, préférables pour le sage à toute la pompe des cours & aux palais des plus grands monarques.

« Ici, dit M. de la Harpe, commence un nouvel ordre de choses. », Ennoblies par la liberté, les pensées du génie deviennent plus hardies & plus vastes : en les rendant publiques, il n'est plus retenu par la crainte de la censure; rien ne le gêne dans son effor : il a l'heureux droit de tout dire. Ne croirait-on pas, d'après ces belles phrases, que depuis la retraite de Voltaire ses ouvrages ont été plus instructifs & plus intéressans ? Et c'est au contraire l'époque marquée de la décadence de son esprit. Que nous est-il venu de bon de Ferney ? Quel chef-d'œuvre a produit ce loisir philosophique ? Otez-en quelques jolis vers, quelques bagatelles ingénieuses, il ne restera qu'un amas indigeste de brochures toujours écrites, je l'avoue, avec facilité, mais où l'auteur ne fait plus que répéter sans cesse, & retourner en cent manières ses propres idées, ou plutôt encore celles d'autrui. On rassemblerait aisément en deux ou trois petits volumes tout ce qu'il y a non-seulement de pensées, mais de bonnes plaisanteries, dans l'immense fatras des productions de la vieillesse de Voltaire. Il a cru sans doute avoir le droit de tout dire, que n'aura jamais aucun écrivain. On ne s'en aperçoit

que trop ; & ce prétendu droit, il en a étrangement abusé. Tout ce qui lui est venu dans la tête, il l'a écrit : mauvaises plaisanteries, réflexions triviales & négligées, indécences grossières, injures atroces, & quelquefois calomnies infames contre ceux qui avaient eu le malheur de l'offenser, irréligion affichée & insultante : que ne s'est-il point permis ? Jamais écrivain n'a moins respecté le public.

Nous conviendrons avec son panégyriste que ses ouvrages se sont multipliés sur la fin de ses jours ; nous le laisserons expliquer ce phénomène par l'habitude d'écrire qui était devenue un besoin, par la rareté des distractions, par le desir de conserver, d'augmenter, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, de *rafraîchir* sans cesse, par de nouvelles compositions, la réputation qu'il s'était acquise. Mais quand on nous dira qu'à l'exception des grands ouvrages d'imagination, qui peut-être ne sont plus faits pour l'homme âgé, il n'avait dans tout le reste rien perdu de son premier mérite, nous ne saurions être de cet avis : il nous semble que de tout ce mérite il ne lui restait que la facilité & l'enjouement.

Observons encore que, si ce ton léger & plaisant fait trouver de l'amusement dans la lecture même de ses moindres ouvrages, ce n'est qu'autant qu'on ne les lit pas de suite :

car à la longue ces plaisanteries éternelles fatiguent aussi, deviennent fastidieuses, & étourdissent en quelque sorte le lecteur. . . *Quoi, toujours perdrix !* Aucune espèce de monotonie n'est agréable, & Voltaire a la sienne.

M. de la Harpe entreprend de justifier, ou du moins d'excuser l'acharnement sans exemple avec lequel Voltaire a poursuivi ses ennemis. Le condamner, c'est, selon lui, un excès de sévérité ; c'est peut-être même un effet de la malignité secrète d'un public condamné à la médiocrité, qui aime à voir l'homme célèbre expier sa gloire. Pourquoi nous imputer ce motif que nous n'avons pas ? M. de la Harpe nous en veut furieusement, à nous autres gens médiocres ; il nous retrouve par-tout, nous attaque,

Et nouveau Jupiter, du haut de son olympe,

Nous foudroie à discrétion.

C'est crier un peu trop haut qu'il n'est pas des nôtres.

Il convient pourtant avec nous que le silence est le parti le plus noble & le plus sage. Mais comment en convient-il ? " Il eût été à souhaiter sans doute que Voltaire lui-même n'opposât à ses ennemis que le *mépris qu'il leur devait*. Elevé assez haut pour ne pas les appercevoir, *il daigna descendre jusqu'à*

s'en venger, & se compromet en les accablant. L'opprobre de leur nom, qui ne souillera point cet éloge. . . „ Douce & tolérante philosophie ! voilà donc ton langage. Quel ton ! que d'humeur ! que d'amertume ! quel insupportable orgueil ! On m'avouera que cette dédaigneuse modération ne vaut pas l'humble charité, *qui excuse & supporte tout*. Ah, gardons-nous de substituer la morale philosophique à celle que prêchait ce Paul, que nos incrédules modernes taxent d'intolérant ! Nous perdrons trop au change.

Le même amour de la gloire qui rendit Voltaire si irritable, le rendit aussi jaloux de tout mérite supérieur & distingué. C'est un second reproche, dont M. de la Harpe entreprend de justifier son héros ; mais il ne persuadera personne. S'il nous demande :

De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?

nous lui répondrons simplement : " De tous les grands écrivains ; de Corneille, de Racine, de Shakespeare, de Crébillon, comme poètes dramatiques ; de Bossuet, comme historien ; de Fénelon & de Milton, comme poètes épiques ; des deux Rousseaux, de Buffon, de Montesquieu, de Piron, comme contemporains qui détournèrent de lui l'attention du public. „ Et qu'on ne dise pas que ce soit une excessive sévérité de goût qui l'ait

rendu leur critique, puisque dans le même tems il expédiait à tous les habitans du bas-Parnasse des *brevets de médiocrité* : car il me semble que je puis appeller ainsi ces éloges pompeux qu'il prodigua avec complaisance à tous les petits talens qui briguaient son suffrage, & dont les grands écrivains étaient seuls exclus. M. Dorat, l'un de ceux qu'il n'a point loués, a dit agréablement à ce sujet :

Ta missive qu'ils ont en poche
Leur sert de lunette d'approche
Pour lorgner l'immortalité.

Je soupçonne que M. de la Harpe a senti lui-même la faiblesse & l'insuffisance de son apologie, puisqu'il finit par dire : " Si j'étais forcé de croire cette accusation bien fondée, je détournerais les yeux avec confusion & avec douleur de cette triste & affligeante vérité : car il y a pour l'homme de bien une sorte de religion à baisser la vue, pour ne rencontrer ni les faiblesses du génie, ni les fautes de la vertu. „ Il faut avouer que cette tournure est très-adroite ; on ne saurait se tirer de meilleure grace d'un pas aussi embarrassant.

Nous n'avons plus à voir que la dernière scène de la vie de Voltaire. Sa gloire était à son comble ; l'envie elle-même n'osait plus la lui contester : sa longue absence l'avait

rendu plus grand & plus désiré ; sa longue vie avait donné à sa réputation le tems de mûrir : il était en un mot l'idole de Paris, quand il y revint jouir de son triomphe. Voyons comment son panégyriste viendra à bout d'ennoblir le récit d'un événement qui prête beaucoup au ridicule.

" La gloire préparait à son favori une journée qui valait seule une vie entière. „ Cela est un peu fort. " Il vient ; il apporte sur la scène sa dernière tragédie, *Irene*. . . Mais qu'importe alors *Irene* ? Il vient après trente ans d'absence ! c'est lui ! c'est Voltaire ! „ N'est-ce point là ce qu'on appelle de la fausse chaleur ? " O vous, adorateurs des arts & de la gloire ! venez ; c'est pour vous que ce spectacle est fait. Voyez cette foule qui s'empresse sous ces portiques, ces avenues pleines d'un peuple immense : entendez ces cris qui annoncent l'approche du char, de ce char vraiment triomphal, qui porte l'objet des adorations publiques. „ Fallait-il entrer dans tout ce détail ? N'aurait-il pas fallu au contraire éviter avec le plus grand soin toutes ces petites images ? Et pourquoi employer le mot hyperbolique d'*adorations* ? Ce qui suit renchérit encore. " Le voilà, s'écrie tout-à-coup M. de la Harpe comme en extase, le voilà ! . . . Les acclamations redoublent : tous veulent le contempler, le suivre, le toucher. . .

On porte devant lui les lauriers, les couronnes : il les écarte de son front ; elles tombent à ses pieds. . . O quel jour pour l'humanité que celui où les rangs, les titres, les richesses, le crédit, le pouvoir, toutes les décorations extérieures, toutes les distinctions passagères, tout est ensemble confondu dans la foule qu'un grand homme entraîne après lui ! En ce moment, il n'y a plus rien ici que Voltaire & la nation. „ Cette phrase relève un peu ce morceau : mais est-elle juste ? *Quel jour pour l'humanité . . .* que celui du triomphe d'un bel esprit ! Je ne vois pas ce qu'il peut avoir de si satisfaisant pour l'humanité. Je ne dis rien de ces lauriers, de ces couronnes, qu'il écarte de son front, & qui tombent à ses pieds, circonstance sans doute fort intéressante & d'un grand effet dans le tableau ! Je n'insiste point sur le ridicule de ce cri d'extase : *le voilà ! . . .* Il faut achever. „ Et où donc est l'envie ? où se cache-t-elle ? où fuit-elle devant toute cette pompe ? „ Quelle singulière question ! Elle a, ce me semble, quelque chose de fort plaisant. „ Qu'elle se console ; elle fera bientôt trop vengeance. „ En vérité, ce qu'il y a ici de plus consolant pour l'envie, c'est à mon gré le ridicule même d'un pareil triomphe. „ Un jour viendra, ajoute emphatiquement l'orateur, un jour viendra que ceux qui, témoins

dans leur enfance de ce triomphe inoui, (oh ! très-inoui certainement, pour ne rien dire de plus) n'en auront pu conserver que des traces confuses, se rappelleront, après de longues années, cet étonnant spectacle, & le raconteront à nos neveux. „ Quel détour pour amener la catastrophe ! „ *Nous y étions*, diront-ils, *nous l'avons vu. Il était comme porté par tout un peuple. On couronnait sa tête. Il pleurait . . .* & un moment après il n'était plus ! . . . Il n'était plus ! „ reprend M. de la Harpe. . . Je m'arrête : il n'est pas besoin de critiquer ce pathétique sans effet ; le lecteur le fera pour moi.

Et voilà tout ce que j'avais à dire du panégyriste & du héros. C.

II. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes. En Suisse, chez les libraires associés, 1780. Tome III. (Second extrait.)*

VATHEK mérite par la beauté de sa morale que nous le fassions connaître plus en détail. Ce qui nous déplaît quelquefois dans ces pièces, ce n'est pas la morale en elle-même ; elle ne déplaira jamais à un homme d'un caractère sérieux : mais souvent c'est la manière de la rendre, l'usage de la mettre plus en maximes qu'en action ;

c'est quelquefois aussi que nous l'avons trouvée, ou triviale, ou trop délicate & trop entortillée, ou enfin prêchée avec emphase. Vathek n'a pas ces défauts, & nous aimons Vathek.

Le sujet de la pièce n'est pas entièrement d'invention. Vathek & son père le calife Motassém ont existé : ce calife est dépeint ici d'après l'histoire.

C'est donc de l'éducation des enfans des rois qu'il semble être question. Si c'était là par hasard le but de madame la comtesse de Genlis en composant cette pièce, ce n'est assurément pas sous ce point de vue que nous la louons. Si les rois lisent, ils doivent être bien las d'être endoctrinés. A peine se trouve-t-il de nos jours un écrivain, si chétif soit-il, qui ne leur fasse quelqu'apostrophe, & ne veuille se mêler de leur donner des leçons, dont on ne voit pas jusqu'ici qu'ils aient beaucoup profité.

Mais le tableau des cours & de leurs intrigues est malheureusement le tableau du monde : sur un plus grand théâtre ce ne sont que les mêmes caractères. J'ai vécu bien loin des cours ; & en lisant Vathek je reconnais tous mes alentours, je me trouvais en *pays de connaissance*. Hélas ! par-tout où les hommes vivent en société, par-tout où de petits intérêts les divisent, où les bien-séances

regnent, où l'on est moins avec soi qu'avec les autres, les mœurs y sont les mêmes, à quelques légères différences près. Plût à Dieu que les bassesses, la duplicité, les vices des cours fussent étrangers aux habitans de nos petites villes de Suisse ! Plût à Dieu qu'ils le fussent aux habitans civilisés de nos campagnes ! . . . On va croire que j'exagère, & m'accuser de misanthropie. Je me soumets. Tout lecteur est juge. Seulement je demande qu'on ne me condamne qu'après y avoir réfléchi.

Revenons à Vathek. Depuis dix ans Almanzor chargé de l'éducation de ce jeune prince, se livre tout entier aux devoirs que lui impose cet important emploi. Il a la confiance, l'estime, l'amitié du calife. C'en est assez pour qu'il soit en butte à la jalousie, à la haine de tous les courtisans.

Le visir sur-tout est son ennemi. Il est très-persuadé que, si Almanzor paraît désintéressé, ennemi de la flatterie & de l'intrigue, tout cela ne peut être qu'un déguisement, sous lequel se cache une ambition d'autant plus dangereuse qu'elle est plus impénétrable. Que de gens ne savent pas juger autrement ! Combien peu ont le droit de croire à la sincérité des vertus de leurs semblables !

Délivré par ce jugement des remords que ne pourrait s'empêcher d'avoir celui qui

voudrait nuire à un homme de bien, le visir n'est occupé que des moyens de perdre Almanzor dans l'esprit du calife. Il croit en avoir trouvé deux moyens. Boulaski, parent & ami d'Almanzor, pour qui Almanzor a depuis peu obtenu une place, se trouve être l'auteur d'un libelle contre le calife & son visir : on peut tirer grand parti de cela contre Almanzor.

Un secret d'une toute autre importance, que le visir a découvert par le moyen de son fils Osmin, jeune homme de dix-huit ans, déjà consommé dans la dissimulation, dans la flatterie, dans tout le manège des cours, c'est que Vathek est passionnément amoureux de Zulica, fille d'Almanzor. Or Almanzor a dissuadé le calife de marier Vathek. Donc Almanzor favorise en secret la passion de son élève. Et voilà ce prétendu philosophe, cet homme austère & sauvage avec tous ses beaux principes & son apparente modération.

Le visir s'applaudit beaucoup de cette heureuse découverte; il démasquera son ennemi, à la grande satisfaction de tous les courtisans, dont les oreilles ne seront plus fatiguées de l'ennuyeuse répétition de son éloge. [a]

[a] On n'imagine pas combien ce sentiment est général. Ce paylan d'Athènes, qui n'avait d'autre

Nasser, son confident & son ami, s'en réjouit à l'avance avec lui.

Mais pour faire réussir ce complot, il faudra que le visir feigne de souhaiter ardemment l'amitié d'Almanzor : il voudrait que Nasser pût persuader de cette fausseté Giaffer, intime ami d'Almanzor, homme brusque, sombre & misanthrope, frondeur dédaigneux des usages des cours, qui semble n'être vertueux que pour avoir le droit de censurer les autres, qui, disent-ils, a toute la sauvage austérité d'Almanzor, & rien de l'aménité qui la tempère. [a]

raison de vouloir le bannissement d'Aristide, sinon qu'il était las de l'entendre appeler *le Juste*, était plus naïf que la plupart des hommes : mais, sans qu'ils s'en doutent, la plupart des hommes pensent au fond comme lui. D'où il résulte que les amis prôneurs sont des amis mal-adroits.

[a] Un mot, puisque l'occasion s'en présente. *Moses Mendels-Sohn* observe quelque part qu'une teinte de mélancolie & de misanthropie est dans un jeune homme le plus sûr indice d'un caractère noble & vertueux. Je le pense comme lui. D'un autre côté, le sage *Addison* remarque qu'une gaieté tranquille & une bienveillance indulgente sont les deux traits qui rendent la vertu le plus aimable. Rapprochez les idées de ces deux grands observateurs du cœur humain, & vous jugerez sagement de la mélancolie & de la misanthropie.

Pendant qu'ils concertent ce projet, Almanzor arrive avec le jeune prince, Giaffer & le fils du visir. Tous les caractères se peignent fidèlement dans cette scène; elle est vive & bien dialoguée: il faut la transcrire.

Osm au visir. Ah, mon pere, si vous saviez quelle action le prince a faite ce matin à la chasse!

Le V. Quelqu'action de bienfaisance sans doute?

Osm. Ah, c'est une histoire charmante!... Si le prince le permet, Almanzor pourrait vous la raconter. „ Osm

fait trop bien vivre pour la conter lui-même, & cette exacte observation des bienfaisances montre qu'il n'est pas enthousiaste de bonne-foi. S'il l'était, il penserait bien à cela! J'ai vu jouer beaucoup mieux l'enthousiasme.

Almanzor reprend assez indifféremment, sans attendre la permission de Vathek. „ Vo-

lontiers; la voici. Le prince, malgré ma priere, a pris les devants, & nous a laissés assez loin derriere lui...

Le V. Il a tant de vivacité!

Nasser. Et elle lui sied si bien!

Osm. Et il monte à cheval avec une telle hardiesse!

Giaffer, à part. Hem!... Les bas flatteurs!

Osm. Personne ne peut le suivre.

Alm. Cela est vrai: il ne sait pas conduire

son cheval; il en est toujours emporté, & de cette maniere il va plus vite qu'aucun de nous.

Le V. Ah, la plaisanterie est charmante! [a]

Vathek. Non, non, Almanzor ne plaisante point; il me dit mes vérités: il a mieux fait encore; il m'a appris à les entendre avec plaisir.

„ Eh bien! avais-je tort? Est-il besoin de connaître les cours pour être frappé de la vérité de ce tableau? Chaque riche, chaque jolie femme, chaque homme ou femme d'esprit a aussi sa petite cour particuliere, où il ne manque qu'un Almanzor & un Giaffer; gens au reste, dont on se passe à merveilles.

Après cette discussion préliminaire, on en vient au fait. Un bon vieillard, couvert de cheveux blancs, se tourmentait inutilement à relever sa charrette versée dans un fossé. Vathek, ému de ce spectacle, est descendu de son cheval, l'a aidé, & lui a laissé sa bourse. *O Dieu*, s'est écrié le vieillard attendri, quand il a su que c'était le fils de son

[a] Sentez-vous bien tout le mérite de cette tournure, par laquelle le visir ménage à la fois l'amour-propre du prince & celui d'Almanzor? On ne peut rien de plus adroit; c'est savoir à fond le normand.

souverain, pour sa récompense, conserve-lui ce cœur compatissant & généreux !

Ce vœu vraiment sublime d'une reconnaissance vertueuse, s'attire seul toute l'admiration de Giaffer ; il ne parle pas même de l'action de Vathek. Mais le visir la relève. "Voilà, seigneur, dit-il au jeune prince, le fruit des leçons d'Almanzor.

Ce que ce prince a fait est trop simple & trop naturel pour que je m'en attribue rien, réplique le sage gouverneur avec un grand sang-froid. „

Mais Giaffer s'échauffe ; il se fâche. "Où sans doute, Almanzor. . . Et cependant, attendez-vous à voir paraître demain des vers, des poèmes, composés à la louange de cette action, que vous trouvez si simple. . . Que signifient tous ces éloges prodigués à une action commune, sinon qu'on est surpris, confondu, que celui qui l'a faite en ait été capable, & qu'on était fort loin d'en attendre, même un simple trait d'humanité ? „ Giaffer a raison avec toute sa mauvaise humeur : il est certain que ces louanges emphatiques prodiguées à la moindre bonne action, sont en quelque sorte injurieuses à ceux qui les reçoivent. Je comprends même comment un roi pourrait s'en offenser : ose-t-on s'étonner qu'il ait bien fait ?

Almanzor remarque cependant que ce qu'a fait

fait le prince est louable, & qu'il y a du mérite à faire son devoir, sur-tout à seize ans.

Cela acheve d'irriter Giaffer. "Eh bien, seigneur, dit-il à Vathek, puisqu'Almanzor le dit lui-même, croyez donc que vous avez fait une action admirable, sublime, qui n'eut jamais d'exemple, & qui efface les exploits réunis de tous les héros de l'antiquité ! „ On rit de cette faillie d'humeur, & Giaffer encore plus en colere fort en querellant.

Almanzor, en rendant justice aux bonnes qualités de son ami, blâme sa brusquerie, que tous les autres s'empressent d'excuser. "Il est absurde, dit-il fort bien, de croire qu'une vertu puisse donner le droit d'avoir un défaut insupportable dans la société. „ Il faut, quand on aime la vérité, chercher à la rendre aimable. Un caractère intolérant est même assez rarement vertueux [a], quoiqu'il y ait des exceptions à faire ; & Giaffer en est une.

Vathek, resté seul avec son gouverneur, s'entretient avec lui des moyens d'éviter les pièges de la flatterie & d'avoir de vrais amis. Pour en trouver de tels, il faut vouloir des amis, & non pas des *confidens* : c'est le défaut des princes (& de bien d'autres gens,

[a] Oui, si l'homme qui a ce caractère est d'un âge mûr.

qui se plaignent sans cesse de la disette d'amis) d'accorder leur confiance, d'avoir besoin de confier leurs secrets, sans desirer la confiance de personne, en sorte qu'ils ne peuvent être aimés qu'à demi. [a]

Cependant le visir a prié le calife de demander à Almanzor sa fille Zulica pour son fils Osmin, comme un gage de la sincérité de leur réconciliation; & le calife a bien voulu s'en charger. Au moment où il fait cette proposition à Almanzor, Vathek se trouble. Almanzor refuse absolument, & le jeune prince, entraîné par sa passion, veut se mêler d'appuyer son refus. Le calife s'étonne; mais il n'insiste pas. Il a quelque peine à s'empêcher de soupçonner Almanzor; & en effet toutes les apparences sont contre lui.

Le visir arrive, & trouvant son maître dans cette rêverie, cherche à lui insinuer adroitement, & en feignant de n'en rien croire lui-même, qu'Almanzor a des desseins secrets. Il est vrai qu'on ne saurait se persuader ce qu'on en dit; il faudrait qu'il fût

[a] Cela me rappelle un vers & demi d'une des meilleures épigrammes de Martial:

Ut præstem Pyladem, aliquis mihi præstet Orestem.

..... *Ut ameris, ama.*

aussi insensé qu'ambitieux: fût-il moins vertueux, il a sans doute trop d'esprit & d'expérience pour concevoir des espérances chimériques. Le calife fait cesser cette conversation. Le visir revient à son but par une autre voie; il lui remet le libelle de Boulaski. "Je suis offensé comme vous, lui dit le calife après l'avoir lu pour y chercher les utiles avis que donne quelquefois la haine; & je desire que vous partagiez avec moi le mérite du pardon que j'accorde à l'injure." Il veut que pour toute punition le calomniateur sache seulement qu'il le connaît. Il s'informe de son nom, & apprend avec surprise que c'est Boulaski qui, peu de jours avant qu'on lui confiât l'emploi qu'il occupe, a répandu ce libelle anonyme. "Je plains Almanzor, ajoute le perfide visir, d'avoir sollicité vos bontés en sa faveur." Mais ce n'est pas Almanzor qui a sollicité pour Boulaski; c'est le calife lui-même qui, ayant reconnu que, séduit par son précédent visir, il lui avait fait une injustice, l'a enfin réparée au bout de trois ans: il se reproche la mauvaise action dont cet homme, aigri par l'infortune, s'est rendu coupable: elle doit pourtant être punie. Boulaski ne conservera point sa charge, parce que l'auteur d'un libelle est indigne de tout emploi public; mais d'ailleurs le calife croit devoir l'en dédom-

mager en argent. On comprend que le com-
patissant visir n'est pas trop satisfait de tout
cela.

Le second acte commence par une longue
& belle conversation entre Almanzor & son
ami Giaffer. Celui-ci s'apercevant des mena-
ces du visir, reproche à Almanzor son indolence.
Le visir est un méchant homme, un
homme capable de tout. "Non, dit Alman-
zor, c'est un homme défiant & jaloux, mais
qui n'est point décidément méchant. Il a
même de grandes qualités; il a des talens &
de l'esprit; il remplit les devoirs de sa charge
avec distinction; enfin, il sert bien le calife.
Savez-vous pourquoi il me hait? c'est qu'il
ne me connaît point. Il ne voit en moi qu'un
ambitieux hypocrite: pourquoi sa haine m'ir-
riterait-elle? ... Tôt ou tard il me connaîtra
mieux: le triomphe de la vertu n'en est pas
moins sûr pour être quelquefois plus lent.,"
Giaffer n'en croit rien, & s'impatiente de
cette sécurité: il allègue contre elle le lieu
commun de la corruption des courtisans. Al-
manzor déclare qu'il n'a point vu de favori
qui méritât le nom de méchant homme, qu'il
a été témoin de beaucoup d'injustices & d'in-
conséquences, de quelques procédés géné-
reux, & jamais d'une seule atrocité. "Oui,
reprend Giaffer, ils feront le matin une ac-
tion noble, & le soir une bassesse. Ils n'ont

ni caractère, ni suite dans leurs idées.," La
réponse d'Almanzor est pleine d'indulgence
& de vérité. "Ils ne sont pas philosophes,
j'en conviens. Tout homme qui ne s'est point
étudié & réformé lui-même, & qui ne s'est
pas proposé un plan de conduite invariable,
sera faible & inconséquent. ... Excusons donc
les défauts de ceux qui ... dès leur plus ten-
dre jeunesse ont été privés des réflexions
auxquelles nous devons la solidité de nos
principes. Peut-être même faut-il nous éton-
ner qu'ils aient encore autant de vertu!,"
Ce n'est pas seulement aux courtisans que
cette morale est applicable, on le voit bien:
à quelle foule innombrable de gens ne pour-
rais-je pas montrer ici qu'elle convient aussi
bien qu'à eux!

Mais était-ce dans ce séjour maudit qu'il
fallait élever le prince? ... Oui, puisqu'il
devait y vivre.

Et si vous perdez votre place? ... Je ne
cesserai point pour cela d'être l'ami de Va-
thek; il écouterait encore mes conseils.

Quoi, vous resteriez donc à la cour? ...
Sans doute, aussi long-tems que je me croi-
rais utile: tant qu'il peut espérer de l'être,
l'homme de bien n'a pas le droit de penser à
la retraite.

Mais enfin, si vous succombez? ... "Eh
bien, après tout, si l'on me perd, j'aurai

pour ma consolation le témoignage de ma conscience & le souvenir du bien que j'ai fait. Avec de tels dédommagemens, nulle disgrâce n'est accablante. . . . Il n'y a rien de neuf dans tout cela, j'en conviens : mais pourquoi ? parce que le noble langage de la vertu est de tous les tems, parce qu'il n'y a pas deux manières de le rendre. C'est de vérité & non pas de nouveauté qu'il s'agit ici : chercher à être neuf, ce serait un moyen infaillible de n'être plus vrai.

Vathek entre sur la scène avec Osmin, & Almanzor se retire pour les laisser seuls.

C'est la passion du prince pour Zulica, qui fait le sujet de leur entretien. Vathek voudrait en parler à son gouverneur ; Osmin l'en détourne habilement. Ne voit-il pas que ce serait tout perdre ? Il est impossible qu'Almanzor ne s'en soit pas aperçu ; mais il a ses raisons pour s'en taire. S'il parlait, il serait forcé de désapprouver cet amour, que sans doute il favorise en secret. Il faut donc, sans conseiller Almanzor, s'adresser au calife qui va venir, & que le visir aura pressenti sur cette affaire.

Le calife vient en effet. Vathek, plein d'inquiétude & de trouble, sachant à peine ce qu'il dit, mais encouragé par Osmin & par le visir, fait l'aveu de ses sentimens. Son pere le croit très-froidement, & l'envoie

chercher Almanzor, en lui défendant de le prévenir.

Le visir, quoique persuadé qu'Almanzor est perdu sans ressource, craint cette explication ; il voudrait que le calife l'évitât comme inutile & fâcheuse. Tout n'est-il pas assez prouvé ? Il le paraît au calife lui-même : mais il ne condamnera point son ancien ami sans l'avoir entendu. " O Dieu, dit-il en le voyant paraître, si je suis digne d'avoir un ami, faites qu'Almanzor puisse se justifier ! "

Le calife est agité ; Vathek fond en larmes ; le visir & son fils sont inquiets : Almanzor seul est tranquille. Frappé de cette tranquillité, le bon calife est déjà presque convaincu de son innocence, avant même qu'il ouvre la bouche pour se justifier. Il l'interroge cependant.

Almanzor connaissait l'amour de Vathek pour sa fille, & voulait que le calife l'ignorât : mais c'était par ménagement pour lui ; car Zulica est mariée avec Nadir, fils de Giaffer, jeune homme vertueux que Vathek distingue & chérir.

Le prince commence par se désespérer, par s'irriter contre Almanzor & Nadir ; il tombe même en faiblesse : mais, comme il faut que tout aille bien, il finit par approuver beaucoup tout ce qu'on a fait : il verra Zulica

pour la dernière fois ; ce sera sans faiblesse , & il demeurera l'ami de Nadir.

Tout ce petit changement

Est l'affaire d'un moment.

Il faut convenir que l'amour qu'il a semblé bon à madame la comtesse de Genlis de peindre à l'usage des jeunes personnes , ne ressemble guère à l'autre ; il n'est point trop romanesque.

Pour le visir , il est confondu ; le calife allait le disgracier : mais Almanzor intercede pour lui , comme pour un homme utile à l'état dans la place qu'il occupe. " Eh ! qu'importe à la patrie , dit-il très-bien , que le visir haïsse Almanzor ? „

Je ne fais si tout cela put convertir l'incrédule visir , & le faire croire à la vertu. Je me doute fort qu'il ne vit que de l'orgueil dans la conduite d'Almanzor. C'est une grande ressource que cette accusation d'orgueil , quand on ne fait quel autre mal dire de son prochain.

Nous nous étendrons beaucoup moins sur les deux dernières pièces de ce volume. L'une a pour titre *les Faux amis* , & pour but de précautionner les jeunes gens contre ces liaisons inconsidérées & dangereuses , l'un des plus grands écueils de cet âge. Un père n'a rien fait , s'il ne veille pas avec le plus grand

soin sur les liaisons que forment ses enfans ; c'est la dernière tâche d'un instituteur , & dans un *théâtre d'éducation* j'aurais voulu trouver un modèle bien fait de la manière dont il faut agir dans cette circonstance délicate. On verra que mon idée n'est point remplie dans cette petite pièce , où il n'y a rien que de fort commun. Telle qu'elle est , en voici le sujet.

Le marquis de Valville a promis sa fille Eugénie au chevalier d'Anglures , qui en est passionnément amoureux ; mais ce n'est qu'après une épreuve de dix-huit mois , pendant lesquels il ne jouera pas. Déjà douze se sont écoulés , bien lentement au gré de l'impatience du chevalier , & le marquis a résolu de lui faire grâce des six autres. Ce n'est pas à lui , c'est au comte son père qu'il confie ce secret : ils se font un plaisir de jouir de la surprise agréable qu'ils lui ménagent.

Le chevalier est d'un excellent caractère ; son unique défaut est d'avoir deux *faux amis* , Valmont & Dorfain. Valmont , point instruit , bien frivole , très-bruyant , n'est aux yeux du chevalier qu'un charmant jeune homme , plein de gaieté & de *naturel*. Il est joueur , & , comme le dit très-bien le comte , " que ferait-il s'il ne jouait pas ? „ Dorfain , parlant sans cesse de chaleur , de force & d'enthousiasme , voulant paraître sensible &

passionné, n'en est pas moins un jeune homme frivole, indiscret & vain. L'idée de ce caractère me paraît heureusement conçue; mais on pouvait en tirer plus de parti. Il semble d'ailleurs que le chevalier d'Anglures, tel qu'on le dépeint, devrait être bientôt désabusé de ce Dorvain, qui n'entend rien à la musique & qui est Gluckiste, qui parle tour-à-tour le jargon de la sensibilité & celui de l'étourderie. Comment un jeune homme de bon sens peut-il croire long-tems à une sensibilité si mal contrefaite?

Le comte qui, selon moi, aurait dû prévenir cette liaison, ne fait comment la rompre. Le seul moyen qu'il imagine, & ce moyen est dangereux, c'est d'attirer ces jeunes gens chez lui, afin qu'à force de les voir, le chevalier les voie tels qu'ils sont. . . . Le chevalier était amoureux: que ne lui faisait-on faire de cette liaison un sacrifice à l'amour!

Ces deux étourdis entraînent le chevalier à un diner de jeu; il y va sans vouloir y jouer. On devine bien pourtant qu'il y joue, qu'il y perd, & que ce sont ses deux amis qui lui regagnent une partie au moins de ce qu'ils ont perdu avec d'autres. Il en est quitte pour deux mille cinq cents louis; c'est payer une leçon bien chère. Du moins, il en profite: il paie, & ne veut point de re-

vanche, & résiste à toutes les sollicitations de ses amis.

Mais il a violé sa promesse; il a trahi son amour. Quel remords! comment reparaitre devant Eugénie? Et lorsqu'on lui remet le portrait d'Eugénie de la part du marquis, lorsque le marquis, qui ignore tout, vient lui-même lui annoncer que le tems de son épreuve est abrégé, que le lendemain sera l'heureux jour, quel moment! il se trouble, il se désespère, il avoue sa faute, & se reconnaît indigne de pardon. On n'en est que plus prompt à lui pardonner, & on a raison: car pour celui-ci, tout promet qu'il sera bien corrigé.

Je dirai très-peu de chose du *Magistrat*. C'est un sermon sur les devoirs du magistrat; & quand je voudrais être prêché sur cette matière, j'aime mieux lire les éloqu岸tes mercuriales du grand d'Aguesseau qu'une comédie médiocre.

M. de Balmont, conseiller au parlement, singulièrement appliqué à tous ses devoirs, & qui s'est acquis une considération distinguée, est rapporteur d'un procès que M. de Saint-Yves a à soutenir contre un certain chicaneur, & du gain ou de la perte dépend sa fortune & son honneur.

Ce M. de Balmont a un fils qui se destine à la magistrature. Il est amoureux de made-

moiselle de Saint-Yves, que ce procès inquiete beaucoup, parce qu'elle est fort attachée à son pere : & dès lors aussi Dorval s'inquiete, s'intrigue, ne mange plus, ne dort plus, n'a plus un moment de repos : il cherche à découvrir de quel côté penche son pere : mais son pere est impénétrable.

Enfin, le rapport de M. de Balmont est favorable à M. de Saint-Yves, & celui-ci gagne son procès. Mais le sévère magistrat exige de son fils qu'il renonce à épouser celle qu'il aime : car que dirait-on ? que penserait-on ? & le fils, devenu aussi sage que son pere, ne balance point à prendre cet engagement. . . Je suis prêt à m'écrier avec Werther : "Rougisiez, sages de la terre !", Qu'est-ce en effet que ce fantôme, auquel on veut nous apprendre à sacrifier le bonheur ? On doit sans doute savoir en faire le sacrifice ; mais il faut que ce soit à la vertu, & non pas à l'opinion, & non pas à ces misérables bien-séances qu'on veut faire passer pour la vertu, & dont la scrupuleuse observation est l'unique vertu des ames faibles. Je n'ai que trop à dire sur ce sujet ; il est bien délicat. Arrêtons-nous.

Incedo per ignes

Suppositos cineri doloso.

Je ne me permettrai qu'une question. Y

aurait-il, serait-ce un bien qu'il y eût, ne faut-il point nécessairement qu'il y ait deux morales très-distinctes, l'une à l'usage des ames fortes, l'autre à l'usage des ames faibles ? Mais chacun se croira au rang des ames fortes. . . Eh bien ! c'est une objection. Voyez, discutez, prononcez vous-même, lecteur réfléchissant : ce n'est pas à moi à décider.

Je reviendrai au quatrieme & dernier volume de ces comédies dans le Journal du mois prochain ; il est bien tems sans doute que j'acheve d'en parler. Je dois à mes lecteurs, dont il n'y en a peut-être pas un seul qui ne les ait lues, des excuses d'avoir encore à les en entretenir.

III. *Descriptions des arts & métiers*, in-4°.
 &c. Tome X, contenant les deux premières sections de la seconde partie du traité des pêches, avec l'histoire naturelle des poissons, &c. A Neuchâtel, de l'imprimerie de la Société Typographique, 1779.

ON se rappellera d'avoir lu, dans le Journal Helvétique du mois de décembre dernier, un second extrait du neuvieme volume de cette intéressante collection. Mais quoique, distraits par d'autres objets, nous l'ayons

perdu de vue jusqu'à présent, on ne doit pas en conclure que ce travail ait souffert quelque interruption. Il se poursuit au contraire avec encore plus d'assiduité & de diligence qu'auparavant. Trois nouveaux volumes ont été publiés successivement, les presses roulent sur les suivans, & c'est en se dirigeant sur ce plan là que tous les cahiers in-folio qui ont paru jusqu'à présent, se trouveront rassemblés en aussi peu de tems qu'il sera possible dans cette édition.

Le dixieme volume, que nous nous proposons d'analyser aujourd'hui, contient la suite du travail de M. Duhamel sur les pêches & les poissons. La premiere partie, publiée il y a quelques années, forme le cinquieme volume de notre collection. La seconde, qui n'a paru que long-tems après, & est divisée en trois sections, a essentiellement pour objet l'histoire des poissons, l'auteur avertissant cependant dès l'entrée que son dessein n'est pas de donner une ichthyologie complete, ce qui le conduirait trop loin; mais quoique cette matiere, poussée surtout jusqu'aux détails anatomiques, paraisse en quelque sorte étrangere à l'art de pêcher, l'auteur a cru devoir faire connaître avec exactitude la structure intérieure autant qu'extérieure des principales especes de poissons qui occupent les pêcheurs, & forment

la récompense de leurs travaux, telles que la morue, le hareng, &c. à mesure qu'il décrira ce que les moyens que l'on emploie pour les prendre peuvent avoir d'industrieux & de remarquable. Si donc l'on veut acquérir une idée claire du plan un peu compliqué que s'est fait notre laborieux académicien, il faut se rappeler que la premiere partie de son ouvrage traite uniquement des principales inventions pratiquées pour prendre le poisson, & que cette seconde est destinée à parler dans un plus grand détail des pêches qui se font de certains poissons en particulier. Mais comme l'auteur, à l'imitation des ichthyologistes, a voulu les classer à l'aide de certains caractères distinctifs, & qu'il croit devoir donner l'énumération de tous ceux qu'il envisage comme étant de la même famille, ce soin le jette quelquefois dans des longueurs, & le conduit à parler de plusieurs sortes de poissons, qui n'ont absolument rien de recommandable. Quoi qu'il en soit, la portion de la seconde partie qui se trouve dans ce volume, consiste dans les deux premieres sections qui traitent, l'une de la morue & des poissons qui y ont rapport, & l'autre du saumon & des poissons qui lui ressemblent aussi. Mais malgré les limites que l'auteur a voulu se prescrire quant à son objet, ces deux sections sont précédées d'une introduction,

dans laquelle on trouve des notions générales sur cette espece d'animaux, & des détails qui se font lire avec plaisir. Quant aux différentes manieres de les distinguer les uns des autres par leur forme extérieure, de même qu'à l'égard de leurs parties essentielles & du mécanisme admirable qu'on y découvre, nous n'en extrairons que les deux observations suivantes, tirées des notes de l'éditeur. La premiere a pour objet les différences que l'on remarque chez les poissons par rapport à leurs dents. "Rien de si varié quant à la position, la figure, le nombre, la proportion, le mouvement de cette partie de leur corps, si essentielle à leur existence. Il est naturel d'en conclure que, comme ils se nourrissent de plusieurs productions très-différentes les unes des autres, chaque espece particuliere a reçu du sage Créateur des dents appropriées à son genre de nourriture." La seconde observation est relative à la maniere dont se fait la respiration chez ces animaux. "Plus on examine cette opération de la nature, & plus on y découvre de merveilles. Lors de l'inspiration, la bouche & toutes les parties qui la composent, s'ouvrent & se dilatent de maniere à pouvoir contenir la plus grande quantité d'eau possible, tandis que les ouies sont exactement fermées. C'est tout le contraire lors de l'expiration, l'eau comprimée

primée de toutes parts dans la bouche ne peut trouver d'issue que par les ouies, dont les opercules se relevent, & elle s'échappe au travers des lames, comme par tout autant de filieres."

Section premiere. Cette section est divisée en plusieurs chapitres, dont le premier traite dans le plus grand détail, de la morue & de tout ce qui concerne la maniere de la pêcher, de la préparer, & d'en faire commerce. Il est question dans les suivans, du merlan, & de plusieurs autres especes de poissons comprises dans la même famille; mais qui, ne se trouvant que sur certaines côtes, & se consumant sur les lieux, forment des objets beaucoup moins intéressans. Quant à la morue, l'auteur a rassemblé tout ce qui peut contribuer à donner une connaissance exacte de ce poisson si utile & si généralement connu. On sait que, quoiqu'il s'en trouve sur les côtes de divers pays de l'Europe, la principale pêche se fait annuellement sur le grand banc de Terre-Neuve, & dans les mêmes saisons: on n'y emploie que les hameçons, on vuide les morues, on les sale sans délai pour les conserver. Une partie qui n'est simplement que salée, & que l'on destine pour une consommation prochaine, porte le nom de *morue verte*; mais on trouve moyen de conserver long-tems ce poisson. en le fai-

D

fant sécher au soleil après qu'il a reçu le sel, & alors il prend le nom de merlus. On donne le nom de *stockfisch*, ou poisson bâton, à la morue qui a été séchée sans avoir été salée auparavant. Au moment où les bâtimens pêcheurs arrivent sur le grand banc, ils se voient environnés d'un nombre infini d'oiseaux de différentes especes, qui, guidés par un instinct admirable, accourent pour se nourrir des dépouilles des morues, que les pêcheurs ne manquent jamais de jeter à la mer. Tout ce que notre auteur rapporte sur la maniere dont les Français font cette pêche, la police qu'on y observe, les précautions que l'on prend pour en assurer le succès & le bénéfice, est très-curieux, & doit être lu dans l'ouvrage même. Nous nous bornerons à observer avec M. Bertrand, que le grand banc sur lequel se fait cette pêche, & qui a environ deux cents lieues de long sur soixante de large, est toujours couvert d'une brume froide & épaisse, & qu'il regne à ses extrémités des vents impétueux. La première fois que l'on s'y rend pour pêcher, on est obligé de subir la cérémonie du baptême, comme lorsqu'on passe la ligne ou le tropique. Ce banc est couvert d'une prodigieuse quantité de coquillages & de poissons, qui tous servent de nourriture aux morues; & quant à ces dernières, on peut juger de leur

nombre immense en observant que depuis plus de deux siècles & demi on en charge chaque année deux à trois cents bâtimens, sans que l'on s'aperçoive que la pêche ait diminué. Elle se ferait avec un égal succès dans le golfe de Saint-Laurent & le long des côtes de l'Acadie, si l'on pouvait y établir des pêches sédentaires pour toute l'année, comme les Anglais en ont dans l'isle de Terre-Neuve depuis qu'elle leur a été cédée par les traités. Quoique la saison où les morues se rassemblent sur le grand banc ne dure qu'environ deux mois, ce tems est ordinairement suffisant pour former & compléter la charge d'un bâtiment pêcheur, & l'on n'en sera pas surpris si l'on fait attention que ce poisson y abonde alors tellement, & est d'une telle voracité, qu'un bon pêcheur ayant devant soi deux lignes & deux hameçons, parvient quelquefois à prendre jusqu'à deux cents cinquante morues entre deux soleils: à la vérité, ce travail est des plus fatigans.

Mais outre la vente des morues, qui fait le principal objet de cette pêche, on tire encore un bénéfice de l'huile qui se fait avec les foies de ce poisson, & qui, de même que celle de baleine, sert pour la lampe & pour la tannerie. On ramasse aussi les œufs des morues, on les sale, on les met dans des

barrils, & on les rapporte en Europe, où ils servent d'appâts pour prendre les sardines & d'autres poissons.

Ce que nous avons dit jusqu'ici ne se rapporte proprement qu'à la pêche qui se fait sur le grand banc; mais il ne faut pas omettre que les peuples placés sur les côtes du nord de l'Europe, s'occupent assidument du même soin, & avec d'autant plus d'avantage, que les mers septentrionales sont vraisemblablement la patrie de ces poissons, qui se répandent en si grand nombre dans toutes les autres parties de l'Océan. Non-seulement ces peuples, tels que les Norvégiens, les Islandais, &c. font du stockfisch leur principale nourriture, mais il devient pour eux l'objet d'un commerce lucratif, les Hollandais & les Hambourgeois se rendant chez eux toutes les années pour s'en pourvoir. Quelle ne doit donc pas être l'immense population d'un poisson qui, transporté pour la plus grande partie des côtes de l'Amérique sur celles de l'Europe, s'y distribue dans l'intérieur de tous les pays, & s'y vend à un prix si modique? L'anecdote suivante pourra résoudre ce problème & diminuer la surprise. Il est arrivé à trois physiciens de prendre pour sujet de leurs observations une femelle de l'espèce de morue longue, qui porte communément le nom de merlus. Ils

trouverent dans son corps cinq livres d'œufs; ils en pesèrent un gros, & ayant compté combien cette petite masse contenait d'œufs, ils multiplièrent ce nombre par celui des gros qu'il faut pour faire un poids de cinq livres, & conclurent que la masse totale contenait 9344000 œufs. D'un autre côté, Lœwenhoeck s'étant attaché à l'examen microscopique d'un merlus mâle, prétend avoir reconnu que sa laite contenait plus d'animalcules qu'il n'y a d'hommes vivans sur la terre dans un même tems.

Section II. Cette section traite, comme nous l'avons dit, de la pêche des saumons & des autres poissons que l'auteur range dans la même classe, tels que les truites, les ombres, les tocans, les éperlans, &c. Comme le saumon est devenu un objet de commerce pour divers pays, on trouvera ici plusieurs détails agréables, principalement sur les pêcheries établies en France pour prendre ce poisson, & sur les précautions que l'on met en usage pour le conserver & le transporter au loin. Nous allons parcourir rapidement ce que ces objets peuvent avoir de plus remarquable, en réunissant toujours les notes de M. Bertrand avec le texte de l'académicien, & en observant que, comme plusieurs espèces de poissons qui font la matière de cette section, se trouvant en abondance dans

les lacs & les rivières de Suisse, & l'auteur paraissant ne pas avoir eu, pour ce qui concerne leur pêche, des mémoires assez exacts, l'éditeur a été en état d'y suppléer, & s'en est fait un devoir.

Le saumon vit également dans l'eau salée & dans l'eau douce; mais il se plaît singulièrement dans celle-ci. C'est à l'embouchure des rivières que la pêche en est la plus abondante, & il remonte communément jusques vers leur source, ce que l'on voit en particulier dans le Rhin & l'Aar. Il dépose son frai dans l'eau douce, d'où les saumoneaux regagnent la mer, & reviennent ensuite dans les lieux où ils sont éclos. M. Duhamel ne croit pas qu'il y ait des saumons qui passent leur vie dans l'eau douce; M. Bertrand est d'un sentiment contraire, & se fonde sur ce que l'on pêche des saumons en toute saison dans le Rhin, vis-à-vis de Bâle, qui est à une très-grande distance de la mer. On en prend quelquefois de fort gros dans l'Aar, qui en est encore plus éloignée; & comme cette dernière rivière est un torrent, elle forme dans son cours des cavités où l'eau se trouve avoir assez de profondeur pour que ces poissons puissent y être à l'abri du froid pendant l'hiver.

La truite, poisson trop connu pour qu'il soit nécessaire de nous étendre beaucoup sur

ce qui le concerne, est manifestement de la même famille que le saumon: comme lui elle aime les eaux claires, vives & rapides. Elle se plaît à remonter les rivières, & est douée d'une force extraordinaire pour franchir les cataractes. On en trouve dans plusieurs rivières de la Suisse, & en particulier dans la Reuse, au comté de Neuchâtel, qui ne peuvent être parvenues dans les lieux où on les pêche, qu'après avoir surmonté de grands obstacles de ce genre.

On pêche des truites dont la chair est blanche, d'autres qu'on nomme saumonées, parce qu'elle est rouge, d'autres enfin qui l'ont d'une couleur jaunâtre. Il était assez inutile de rassembler, comme le fait ici l'auteur, tout ce que les naturalistes ont imaginé pour rendre raison de ces différences, auxquelles plusieurs causes réunies peuvent donner lieu. Il est bien plus intéressant de savoir s'il en résulte plus de mérite pour une espèce de ces truites que pour une autre. Or tous ceux qui ont été à portée de manger des truites que l'on pêche dans les lacs & les rivières de Suisse, préfèrent sans hésiter celles qui sont saumonées, & prétendent qu'elles ont la chair plus ferme & de meilleur goût. Le contraire peut avoir lieu dans d'autres pays. Mais ce que notre académicien ajoute que, si l'on mange une grosse

truite lorsqu'elle vient d'être prise, la chair en est nécessairement coriace, & qu'il faut la garder pendant un ou deux jours, est contraire à l'expérience, quant à celles dont on vient de parler. On ne saurait même les conserver aussi long-tems sans prendre quelques précautions. Cette différence entre les truites marines & les fluviatiles, vient peut-être de ce que celles-ci ont vécu dans des eaux douces & savorneuses.

Mais une expérience qu'il serait bien important de vérifier, est celle qu'on prétend avoir été faite en Allemagne, sur les moyens de faire naître les truites & les saumons, & qui est détaillée dans un mémoire fourni à l'auteur, & rapporté ici en entier. Cette méthode consiste uniquement à se procurer dans la saison du frai, d'abord des saumons ou truites femelles, dont on fait sortir les œufs, en leur pressant légèrement le ventre, & ensuite des males de ces deux especes, dont on extrait les laitances de la même manière & en quantité suffisante. Le tout ainsi mêlé est déposé dans des caisses, au travers desquelles passe une eau claire & courante, &c. Les mêmes moyens ne pourraient-ils pas servir pour multiplier d'autres poissons? Il ne s'agirait que de savoir dans quel tems de l'année ils fraient, & cela est assez connu.

Le chapitre de cette seconde section, qui

parle de la truite, est terminé par quelques détails assez exacts sur celles du lac de Genève & leur pêche. Seulement faut-il ajouter, en parlant du clayonnage par lequel on ferme l'embouchure du Rhône dans toute sa largeur à la sortie du lac de Genève, & que l'on entretient avec le plus grand soin, n'est pas en ligne droite, mais en zig-zag, & que les nasses sont placées à chaque angle saillant & rentrant. Comme elles sont très-pesantes, on se sert d'un tour pour les lever, ce qui se fait tous les jours; & le poisson que l'on en tire, est porté dans un grand réservoir construit au bord du Rhône. Au reste, l'espece de filet dont il est parlé à la fin de cet article, est connu des pêcheurs du lac de Neuchâtel sous le nom d'*étoles*, de même que de ceux qui habitent près des autres lacs de la Suisse.

L'ombre ou ombre ressemble trop à la truite pour ne pas être rangé dans la même classe. On en pêche dans le lac de Genève & dans d'autres de la Suisse; & l'espece la plus estimée des deux que l'on connaît, porte le nom d'*ombre chevalier*.

On trouve encore, dans le reste de ce chapitre, la description de plusieurs autres poissons portant les mêmes caractères distinctifs, & que par cette raison notre auteur incorpore dans la même famille. L'éperlan,

petit poisson qui n'a communément que quatre à cinq pouces de longueur, se pêche principalement à l'embouchure de la Seine, & est connu par sa délicatesse. Comme il n'a point de fiel on ne le vuide pas, & l'on peut le manger tout entier sans être incommodé par les arêtes.

Mais la partie la plus intéressante de cette seconde section, où l'auteur revient au but essentiel de son travail, est celle qui a pour objet de décrire les différentes inventions dont on use, & les établissemens considérables formés en divers lieux pour pêcher les saumons & les truites, & sur-tout aux embouchures des rivières dans lesquelles on fait que ces poissons remontent toujours en certains tems de l'année. On se sert en général de quelqu'une des especes de filets qui se trouvent décrits dans la première partie de cet ouvrage. L'auteur propose une méthode particulière que l'on peut employer dans les rivières qui ont peu de largeur; mais M. Bertrand en enseigne une autre beaucoup plus simple, & qui mérite d'être connue. Elle se pratique dans le Rhône au-dessous de Genève. Deux pêcheurs suffisent pour cela. Ils se pourvoient d'une longue perche, ou de plusieurs attachées bout à bout de telle sorte que la longueur totale soit égale à la largeur de la rivière qu'elle doit embrasser. On attache le bout d'un filet ordinaire à l'extrémité

éloignée de la perche; l'un des pêcheurs la lance alors dans l'eau obliquement contre le courant, & la conduit avec facilité, malgré sa pesanteur, parce que l'eau la soutient. La perche surnage, on la pousse jusqu'à ce que son extrémité ait atteint le bord opposé de la rivière. Pendant ce tems-là, l'autre pêcheur tient le filet, & le lâche à mesure que la perche avance, jusqu'au bout qu'il retient ferme. Le filet suit le mouvement de l'extrémité opposée de la perche, à qui le courant fait nécessairement décrire un arc de cercle, dont le lieu où est posté le premier pêcheur devient le centre, & la longueur de la perche le rayon: celle-ci étant ramenée au bord dans toute sa longueur, l'enceinte se trouve en quelque sorte formée par le seul mouvement de l'eau; les pêcheurs se placent aux deux bouts, & tirent le filet avec le poisson qui s'y trouve pris. Mais la pêche du saumon est si lucrative en certaines provinces de France, qu'elle a invité à y construire sur les rivières des ouvrages qui forment des pêcheries fixes & stables. Les plus considérables se trouvent décrites avec beaucoup d'exactitude. L'auteur passe ensuite en revue la manière dont on pêche le saumon & la truite en différens pays de l'Europe, dans ceux du nord principalement, & même en Canada. On lira avec plaisir tous ces détails dans l'ouvrage même.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que le saumon est un poisson très-abondant; mais dont les peuples placés à portée d'en faire la pêche ne tireraient qu'un médiocre avantage, s'ils n'avaient pas trouvé les moyens de le conserver, de le transporter au loin sans qu'il se corrompe, & d'en faire ainsi la matière d'un commerce fort étendu. Aussi ne néglige-t-on rien pour y réussir: on marine le saumon, on le fume, on le dessèche, on le sale. Toutes ces différentes préparations sont enseignées ici avec les détails nécessaires. Quant aux truites, on est aussi dans l'usage de les mariner & de les saler.

On voit à la fin de cette section un chapitre destiné à parler des insectes particuliers aux poissons, qui ne sont pas plus exempts de cette incommodité que les quadrupèdes & les oiseaux. Il en est un qui s'attache en particulier au saumon, & dont notre savant académicien a jugé à propos de donner une description détaillée & anatomique. Cependant il reconnaît lui-même que cet objet est étranger à celui qui l'occupe; &, comme M. Bertrand l'observe, s'il est vrai que le nombre de ces parasites peut rendre le saumon malade, & diminuer la qualité de sa chair, tout ce qu'il y aurait de mieux à faire pour le bien de la pêche, ce serait de trouver, si cela était possible, quelque moyen de l'en débarrasser.



SECONDE PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Le Souhait*, poème traduit de l'allemand. Fin.

QU'UNE telle vie serait heureuse & remplie! Riche de tous les bienfaits de la nature & de tous les trésors du génie, combien je verrais au-dessous de moi la fastueuse opulence! Quels amusemens vaudraient mes plaisirs? Et combien peu de sociétés des hommes seraient regrettables pour moi!

Quelquefois cependant mes amis aborderaient à ma retraite; la solitude reflerait à leur aspect; mon âme s'égaierait de leur présence; mon cœur en jouirait. Je m'entretiendrais avec eux du bonheur & de la vertu: j'aimerais à converser avec eux; ils aimeraient à converser avec moi. Nous visiterions ensemble les environs de ma demeure; ils se retrouveraient avec plaisir auprès de la nature, dont il est toujours si doux de se rapprocher... Et moi, j'aurais revu des hommes, entendu leur voix, renouveau, modifié, éclairci mes pensées en les échangeant avec les leurs... Non, ce ne

serait point sans regret que nous nous séparerions; une journée ainsi passée laisse un long, un agréable souvenir après soi: on s'entretient encore ensemble, on se voit, on s'entend, on se répond encore long-tems après s'être quittés.

Entremêlant ainsi la solitude & la société, l'une & l'autre en auraient pour moi plus de douceur; l'une me préparerait à mieux goûter l'autre: cette variété, assaisonnant mes plaisirs, empêcherait le dégoût & la satiété de les flétrir, de les dessécher de leur souffle brûlant. [a]

Je m'arrête avec complaisance sur toutes ces images de bonheur; mon esprit jouit du moins en rêve de l'accomplissement de ses desirs. Eh! pourquoi se refuserait-il cette innocente satisfaction? [b]

[a] Un peu de société est en effet l'assaisonnement de la solitude; mais beaucoup en dégoûte. Hippocrate conseille, dit-on, de s'enivrer une fois le mois: cela peut être fort sain; je l'ignore: mais s'enivrer seulement une fois la semaine, c'est trop. Voulez-vous conserver le goût de la solitude? ne prenez que de tems en tems un peu de société, comme une liqueur qui ranime; craignez de vous en faire une habitude journalière, un besoin: souvenez-vous qu'elle le devient aisément.

[b] Innocente à la bonne-heure, pourvu qu'elle

Que j'aime à me représenter ma cabane petite & simple, mais commode & bien éclairée, où des fleurs odorantes répandraient leurs parfums; ma table, où tout aurait sa place, mes livres rangés tout autour de moi! [a]

Entr'eux tu tiendrais le premier rang, sainte parole de mon Dieu! Tes sentences, gravées de ma main sur mes murs, leur serviraient d'ornemens; elles seraient gravées aussi dans mon cœur. O poète sublime & touchant, ame ardente & noble, quel feu tes divins cantiques allument en moi!... Et vous, prophètes du Très-Haut! vous qui d'une voix forte & majestueuse prononcez ses oracles & ses menaces, que de grandeur

ne nous inspire pas le dégoût de notre état présent, pourvu que l'architecte de *châteaux en Espagne* revienne sans trop de regret habiter sa demeure. Et s'il arrive que notre rêveur en s'éveillant n'en soit que mieux disposé à remplir sa tâche, c'est un bien pour lors qu'il ait des terres en *Espagne*.

[a] On ne fait point assez, on ne remarque pas combien l'ordre & l'arrangement, jusques dans les plus petites choses, contribuent au bonheur. J'ai toujours su gré à Dumoulin d'avoir fait entrer ce conseil dans le dernier chapitre de son ingénieux *Traité de la paix de l'ame*.

dans vos images & d'énergie dans vos expressions ! Vous entraînez mon ame, comme le torrent impétueux qui de la cime des monts altiers se précipite dans la vallée.

Mais combien plus encore ne suis-je pas touché du récit naïf de la vie & des discours affectueux du Sauveur, de l'Ami des hommes ! En les lisant, je crois vivre encore avec lui ; je crois entendre ses leçons, ses conseils salutaires : il revit pour moi, & toutes les scènes attachantes de sa vie se passent sous mes yeux. Je me mêle aux troupes qui le suivent, & mon cœur se nourrit de ses instructions. Témoin de son humble triomphe, je vois les palmes qu'on porte devant lui. Témoin de son douloureux supplice, je verse des larmes sur ses souffrances. Qui peut te connaître sans t'aimer, ô Jésus, ou t'aimer sans être heureux par cet amour !

Chaque jour à mon lever je voudrais lire quelque portion de ce livre précieux, qui renferme tant de sagesse ; je consacrerai ainsi au Maître que je sers mes premières pensées ; à mon réveil je m'occuperai de sa volonté. La journée ne finirait point sans que je m'en occupasse encore, & mon sommeil en serait plus tranquille.

O combien le recueillement de la retraite favorise l'essor de l'ame qui, semblable à la flamme, monte & s'élève naturellement vers
le

le ciel ! Quelle sincère & pure ardeur embraserait mes méditations, mes actions de grâces & mes prières ! Cieux ! terre ! vous deviendriez pour moi un temple auguste, où tout ce que je verrais autour de moi m'exciterait à la dévotion. Je croirais entendre votre muet langage ; il pénétrerait tout mon cœur, & la reconnaissance qui l'animerait doublerait le prix de ma félicité. Comme l'univers s'embellit pour celui que tu éclaires ! ô religion ! tu luis sur la nature comme un soleil, & elle resplendit de bonheur.

Oui, j'aime à t'adorer, Auteur de mon être ! J'aime à te rendre mes hommages. Toutes les fois que renaîtrait l'aurore du jour qui t'est consacré, je la verrais renaître avec joie ; elle me paraîtrait plus brillante. Avec quel plaisir religieux je traverserais les campagnes pour aller me joindre dans ton temple, à l'assemblée des hommes simples, dont le culte est agréable à tes yeux ! En s'approchant ainsi de toi, l'ame reprend une nouvelle vie ; elle se dispose à jouir. . . . Ah ! c'est dans tes tabernacles qu'habitent l'inaltérable paix & le doux attendrissement qui approfondit le bonheur. [a] Je n'y suis jamais entré sans

[a] Ceci est d'accord avec une de mes idées psychologiques ; c'est que l'attendrissement est le sentiment le plus heureux, dont l'ame humaine

éprouver l'agréable faifissement du voyageur, lorsqu'après avoir parcouru de vastes prairies qu'un ardent soleil échauffe librement de ses rayons, il entre sous le frais ombrage d'un bois sacré : là coule une source pure, dont l'onde rafraîchit & désaltère, on ne sent plus la fatigue. Ainsi mon ame se délasse, & le doux oubli des chagrins de la vie s'insinue au fond de mon cœur, lorsqu'il s'élève à toi, ô Pere des humains ! La source du fleuve de délices est dans l'enceinte de tes parvis. [a]

Je rapporterais donc avec moi la félicité dans mon azyle ; car elle est à l'homme qui te craint. J'y rentrerais content de toutes choses & de moi-même. . . Ah ! qui pourrait troubler un instant ce doux contentement ? Affranchi de toute gêne, délivré de la tyrannie des caprices insensés de l'usage, de la bienfaisance, de la mode & de l'opinion, tous

soit susceptible : c'est le sentiment le plus parfaitement mixte. Je suis quelquefois porté à penser que le grand bonheur de la vie à venir consistera dans un attendrissement perpétuel.

[a] Je crains que la plupart de ceux qui auront eu le courage de lire ce long poëme, ne trouvent cet essor religieux pour le moins aussi étrange que les détails minutieux dont il est rempli. Ils auraient pourtant tort.

mes momens m'appartiendraient ; [a] tout mon être ferait à moi. Mon extérieur même annoncerait un homme libre : le négligé le plus commode ferait ma parure, parure de l'être pensant ! l'aisance ferait mon élégance ; & dans mes promenades solitaires, la succession plus ou moins rapide de mes pensées réglerait seule ma démarche errante, hâterait ou ralentirait mes pas.

Dans mon bonheur, toi seule me manquerais, ô Sylvie ! [b] & j'apprendrais même à vivre sans toi, quoique souvent ton image,

[a] Peu de gens ont le droit de souhaiter que tous leurs momens leur appartenissent : qu'en feraient-ils ? Quel fardeau ! ils mourraient sous le faix. On cède volontiers à la société le droit de disposer d'une moitié de son tems, à condition qu'elle nous décharge de l'autre. Voilà le *pacte social*.

[b] J'aime à donner le nom *champêtre* de Sylvie à l'objet imaginaire de mes vœux. Quiconque a médité sur l'ame humaine & la dépendance mutuelle de ses sentimens, comprendra sans peine combien le seul goût réel & profond de la campagne entraîne avec soi de qualités & de vertus. (*Note de l'auteur.*) Et moi, j'aime à observer comment le sentiment de l'amour se développe dans l'ame d'un jeune homme honnête ; elle ne s'y ouvre qu'avec une réserve timide : c'est un amour tout métaphysique, tout champêtre, tout moral.

rappelée à mon esprit par la solitude même [a] & l'aspect des campagnes [b] vint s'offrir à moi sur le bord des fontaines, & dans les allées silencieuses de la forêt. Oui, je saurais vivre heureux sans toi ! [c]

Cependant... ô si tu étais avec moi !... ah ! t'asseoir à mes côtés sur une herbe molle, entre-mêlée de mousse, parsemée de serpolet & de thym odoriférant ! Voir nos brebis dispersées sur le penchant de la colline pittoresque ! suivre de l'œil le cours tortueux du petit ruisseau qui en descend, & dont l'eau se jouant aux rayons du soleil brille d'un éclat si vif ! Une légère flamme d'or semble en tracer la route : prêter ensemble l'oreille aux concerts mélodieux du rossignol & de la fauvette ! entendre l'alouette annoncer gaie-ment le matin, & nous égayer avec elle ! jouir

[a] Ovide, grand maître, comme on fait, en cette matière, a dit fort prudemment : *Quisquis amas, loca sola fuge, loca sola caveto.*

[b] C'est en effet, à mon sens, un très-mauvais remède contre l'amour que la vie champêtre ; & Horace a tort de s'écrier : *Quis non malarum, quas amor curas habet, hæc inter obliviscitur ?*

[c] Hé ! pourquoi pas ? Encore un vers latin à ce sujet ; il est simple, fort & philosophique : c'est de Lucrece que je l'emprunte. *Nempe alia quoque sunt, nempe hac sine viximus ante.*

sans cesse & joindre aux douceurs de la vie champêtre les ineffables douceurs de l'union domestique, d'une amitié plus intime, plus délicate & plus tendre !... [a] Comme nous vivrions ! nos sentimens réfléchis de l'un à l'autre acquerraient une nouvelle force, une nouvelle profondeur ; nous embellirions réciproquement à nos yeux le spectacle enchanteur de la nature : l'air serait plus pur, le ciel plus serein, la splendeur du soleil plus vive, l'haleine des zéphirs plus fraîche & plus embaumée : tout serait plus touchant. Mes simples repas deviendraient des festins ; le charme de ta présence se répandrait sur tous les objets. Tout ce qui est à moi m'intéresserait davantage, lorsqu'il serait aussi à toi. La propriété n'est délicieuse qu'autant qu'on la partage avec ce qu'on aime.

Si quelquefois au déclin du jour nous étions assis ensemble dans ce lieu pittoresque, & que de là nous vissions le crépuscule du soir rapprocher les objets, en diminuant la vivacité des couleurs répandues sur les campagnes, joindre les plaines aux monts & rendre

[a] Voyez s'il emploiera le mot d'amour. N'est-il pas plaisant de voir avec quel soin il l'évite, avec quelle adresse il tourne tout autour sans se briser contre ce mot ? *Metaque fervidis evitata rotis.*

ainsi tout ce tableau plus intéressant, à mesure qu'il deviendrait moins vaste & plus resserré; en voyant les ombres croissantes tomber des montagnes & la lumière affaiblie se retirer devant elles, à l'instant où le silence qui succède au bruit du jour laisse parvenir à l'oreille le murmure de la rivière qui coule au fond du vallon, au moment où la fraîcheur du soir nous saisirait, où les fleurs champêtres exhalent leurs parfums, que nous serions délicieusement affectés! Nous nous en chéririons plus tendrement, après avoir éprouvé ensemble, goûté ensemble, & avec la même vivacité, les mêmes émotions, les mêmes plaisirs: plaisirs purs! voluptés touchantes! qui perfectionnent l'âme, & qui s'augmentent en les partageant. [a]

Nous nous aimerions, & ce sentiment assez profond pour remplir toute notre âme, suffirait à notre bonheur. Nous vivrions loin

[a] Il est certain que rien n'affermirait l'union mutuelle comme la communion des plaisirs. Malheur aux époux qui se font chacun leurs plaisirs à part! S'ils vivent en paix, cette paix sera bien languissante; ce sera la paix de l'indifférence, & non celle de la concorde. Vous qui vous aimez, si vous voulez conserver ce précieux sentiment, que vos plaisirs soient communs entre vous. De ces fleurs se forme la chaîne de la concorde.

de ce monde perfide & trompeur, qui couvre la malignité du masque d'une fausse politesse qui, semblable aux animaux lâchement malfaisans, ne flatte que pour mieux déchirer, où si souvent abusé par une vaine apparence, je me croyais en paix, tandis que j'étais environné d'ennemis hypocrites; loin de tous ces grands & bruyans discours de rien, dont l'interminable babillage & la déplaisante gaieté amusent si fort un cercle de gens qui ne se rassemblent que pour s'étourdir; loin de ces sociétés nombreuses, où l'on n'est plus ensemble, où il faut choisir entre l'ennui, le tumulte, & le jeu, bizarre invention de l'esprit humain pour abréger la longueur insupportable des jours; loin de la médifance qui blesse en riant, de l'ironie insultante, de l'audacieuse irreligion, & de toute la cohorte des méchans. . . Ici du moins ils ne nous tourmenteraient plus! Avant d'entrer dans le tombeau, nous aurions trouvé un asyle contr'eux.

Loin de nous s'agiterait aussi ce tourbillon d'insectes légers, cette foule avilie d'hommes frivoles, incapables de réflexions sérieuses & d'un attachement solide, qui n'ont jamais rien senti fortement, qui voltigent d'objet en objet, comme le papillon volage de fleur en fleur. Nous n'entendrions plus le fade & précieux jargon de ces hommes vifs

& fémillans, libres dans leurs manieres & dans leurs discours, dignes seulement de plaire à ces femmes étourdies & affectées qui jouent le sentiment, qui en prononcent, en répètent, en profanent sans cesse le nom sacré, sans connaître un seul des plaisirs du cœur, sans pouvoir se passer un jour entier des ressources de l'abjecte dissipation; qui croient aimer la campagne & ne s'y plaisent qu'au milieu de la compagnie & des amusemens des villes; qui vantent dans le grand monde les charmes de la solitude, & qui passent une vie de néant, esclaves des modes, des petites façons & des vapeurs, juste punition de leur révolte contre la nature. [a] Que tu leur ressembles peu, ô ma Sylvie! Le séjour de nos campagnes est un besoin pour toi; tu fais admirer les sites agrestes; & l'aspect imposant des déserts où habite l'enthousiasme, a des charmes pour toi: là mode est ce qui te sied; ta parure, ouvrage d'un infant, est simple & sans recherche comme la nature; tu emploies à orner ton esprit le tems que d'autres perdent à s'occuper d'une manière péniblement frivole.

Au sein de cette retraite que tu aimes, goûte

[a] Quel accès de misanthropie! Je n'approuve pas trop qu'une piece intitulée *le Souhait*, dégénere ainsi en une espece de satire.

tant les douceurs d'un loisir que tu saurais remplir, nous oublierions aisément jusqu'à l'existence de tant d'êtres indignes d'exister, de tous les enfans nombreux du néant & du vice: notre imagination se resserrerait dans l'enceinte de ces montagnes; ici serait notre univers. Quelquefois seulement, entourés des brouillards de l'automne, enfoncés dans cet abri solitaire, où le soleil concentre ses rayons, préservés des vents froids par ces deux éminences couvertes d'arbres penchés vers le fond, dont un souffle léger fait frémir les feuilles à demi desséchées, assis sur l'herbe humide couverte de ces feuilles mortes, au bord du ruisseau dont les eaux presque immobiles s'écoulent sans bruit entre les collines; dans cette retraite nous nous souviendrions avec un plaisir mélancolique qu'il existe loin de nous un monde où nous n'aurions pas été heureux, & qu'il est utile de connaître pour ne jamais être tenté de le regretter. Nous ne ferions point de ses travers & de ses vices l'objet d'un rire ironique, ou d'une aigre déclamation; nous les verrions avec quelque douleur, avec un doux & compatissant mépris; nous en gémirions: contents d'en être exempts & de n'en plus souffrir, nous sentirions l'indignation qu'ils nous inspirent aujourd'hui, s'éteindre par degrés dans nos ames.

Souvent aussi nos cœurs mêlant leur vertueux ravissement, s'épancheraient ensemble devant leur Dieu; ils aimeraient à le servir, à le bénir, à l'invoquer ensemble, [a] à s'élever à lui d'un commun accord: ah, qu'il soit toujours entre toi & moi, témoin, conservateur & garant de notre affection mutuelle!

Quelle ferait pure, sainte & vraie! avec quelle douce confiance nos cœurs se verseraient l'un dans l'autre! Nous laisserions aux *urbicoles* [b] leur amour subtil & raffiné: nous nous aimerions sans fadeur, sans aveuglement, sans flatterie, sans nous le dire.... Ah, nos regards & nos actions se le diraient assez! Il nous ferait aussi naturel de nous aimer que de respirer, & ce sentiment exalté jusqu'à l'enthousiasme se confondrait avec la substance de notre être. [c]

Nous mettrions en commun toutes nos

[a] Ceci a rapport au culte domestique, & j'avoue que je regrette beaucoup cet ancien usage. Je ne connais rien de plus propre à faire fleurir la paix dans les familles... Mais combien peu de gens sont dignes de prier ensemble!

[b] Je crois pouvoir hasarder ce mot pour signifier *habitans des villes*.

[c] Voilà qui est bien métaphysique & bien quintessencié.

pensées, & nous nous aiderions ainsi l'un l'autre à devenir meilleurs. Ton aimable société adoucira mes mœurs; tu augmenterais ma sérénité, ma bonté, ma commisération, ma bienfaisance; tu bannirais de mon palais champêtre la tristesse, l'humeur, l'impatience & les sombres chagrins: l'honnête & décent enjouement, la douce gaieté de la tranquille innocence s'avance modestement sur tes traces: le fourire de la bienveillance est sur tes lèvres gracieuses, & le calme de la paix dans ton cœur.

Et quelle délicieuse occupation pour moi que celle d'éclairer ton esprit, d'y faire germer des idées nouvelles, d'affermir ta raison, tes principes & ton caractère, d'enflammer de plus en plus ton âme noble & sensible du saint enthousiasme de la vertu! [a]

Nos entretiens seraient donc ordinairement sérieux, & ils ne t'en plairaient que davantage; car tu n'es pas une de ces fem-

[a] Cette idée sur le perfectionnement des deux sexes l'un par l'autre dans une société intime, me paraît vraie. Mais si je vois bien, il n'en est pas de même du commerce général entre les deux sexes, dans lequel il me semble qu'ils ne font guère que se communiquer l'un à l'autre leurs défauts, & confondre leur caractère sans y rien gagner.

mes corrompues & dénaturées par la frivolité, pour qui la morale est insipide, la religion ennuyeuse, le devoir triste, & le monde seul intéressant & charmant; une de ces femmes qui ne savent parler que des folies qui les occupent, dont la conversation est resserrée dans le cercle étroit de leurs ajustemens, de leurs cotteries ou de leur ménage, & qui tout au plus égaient quelquefois leurs discours par une spirituelle malignité, non moins vile aux yeux de la vertu... Non, tu es la femme forte, environnée de réserve & de sagesse, armée de douceur & de patience, parée intérieurement de réflexions, aimant à raisonner & à sentir: tu te connais en vrais plaisirs, comme d'autres se connaissent en modes: tes goûts sont le travail, la paix, la solitude, la campagne, les soins industriels de la vie domestique & les plaisirs qu'elle procure; plaisirs simples, purs, attendrissans & paisibles, qui ne coûtent point d'efforts, se renouvellent chaque jour & ne fatiguent jamais. Tu saurais aimer profondément, aimer comme j'aime, comme j'ai besoin d'être aimé: car tu n'as pas divisé ton ame; tu n'as pas répandu ton affection sur mille objets divers: tu as, tu as encore un cœur entier à donner!

Oh, viens! Ces lieux t'appellent; ce riant séjour & mon cœur sont préparés pour toi.

Ta présence est aussi chère à mes vœux que le sommeil sur un frais & tendre gazon, au pied d'un arbre touffu, planté sur le bord du ruisseau gazouillant, [a] c'est un voyageur hâtant de fatigue. Viens, aime-moi! j'ai aussi à t'offrir un cœur digne de toi, capable de t'aimer autant que tu le mérites, enthousiasmé de la vertu... Viens! nous vivrons dans une heureuse obscurité, inconnus des humains que nous aurons oubliés, rois de notre cabane & de son petit domaine; plus contents de commander à un troupeau de moutons & de nous aimer, que de traîner languissamment au sein de l'opulence les longs momens d'une vie oisive & tumultueuse; partageant notre tems entre un exercice doux & modéré, un repos court, tranquille & non interrompu, & des lectures où l'utilité se joindrait à l'agrément. [b]

Notre vie s'écoulera comme un petit ruisseau, dont les eaux claires & tranquilles coulent insensiblement entre des bords fleuris à

[a] Cette comparaison est déplacée; elle est trop alongée, & le *gazouillement* d'un ruisseau pourrait bien être un peu ridicule.

[b] Le voilà donc enfin logé, meublé, arrangé, marié. Il est heureux qu'il ne se soit pas aussi avisé de faire entrer des enfans dans son immense *Souhait*: nous n'en aurions jamais vu la fin.

l'ombre des arbustes, toujours pures, toujours fraîches, même pendant les brûlantes ardeurs de l'été. Point d'ennuis, point de regrets, point d'inquiétudes, point de déchiremens. Quand notre course sera achevée, on pourra graver sur la tombe où reposeront ensemble nos corps dans quelqu'aïe solitaire & champêtre, cette inscription simple & vraie :

ILS ONT VÉCU. [a]

II. *Réflexions d'un philosophe sur une belle campagne.*

Je crois la pièce suivante du marquis de la Fare; mais je n'en suis pas assuré, parce que je ne connais point d'édition authentique des œuvres de ce poète aimable. Voilà ce que c'est que de vivre en Suisse. Mais comme presque tous mes lecteurs sont aussi Suisses, j'ai lieu de présumer que l'ode ou les stances qu'ils vont lire seront nouvelles pour eux; & en ce cas ils me sauront quel-

[a] Au moins ce dernier trait est-il frappant, & c'est toujours quelque chose. D'ailleurs, ce qui doit réconcilier un peu mes lecteurs avec cette pièce, c'est qu'au défaut de la bonté poétique, on ne peut lui contester la bonté morale, en faveur de laquelle on peut excuser bien des défauts de goût.

que gré de les leur avoir fait connaître: car elles sont charmantes.

PLUS on observe ces retraites,
Plus l'aspect en est gracieux:
Est-ce pour le cœur, pour les yeux,
Ou pour l'esprit qu'elles sont faites?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête & ne m'enchanter:
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix, & mes regards.

Quand je regarde ces prairies,
Et ces bocages renaissans,
J'y mêle au plaisir de mes sens
Le charme de mes rêveries.
J'y laisse couler mon esprit,
Comme cette onde gazouillante,
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit. [a]

Je vois sur des côtes fertiles
Des troupeaux riches & nombreux:
Ceux qui les gardent sont heureux.
Et ceux qui les ont sont tranquilles.

[a] Je ne me souviens pas d'avoir lu une comparaison plus naturelle & plus riante que celle-ci.

S'ils ont à redouter les loups,
 Et si l'hiver vient les contraindre,
 Ce sont là tous les maux à craindre:
 Il en est d'autres parmi nous. [a]

Nous ne savons plus nous connaître,
 Nous contenir encore moins;
 Heureux, nous faisons par nos soins
 Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
 Notre cœur foumet notre esprit
 Aux caprices de notre vie:
 En vain la raison se récrie;
 L'abus parle: tout y souscrit.

Ici je rêve à quoi nos peres
 Se bornaient dans les premiers tems:
 Sages, modestes & contents,
 Ils se refusaient aux chimères.
 Leurs besoins étaient leurs objets; [b]
 Leur travail était leur ressource;
 Et le repos toujours la source
 De leurs soins & de leurs projets.

[a] Ce dernier vers est bien simple; mais c'est cette simplicité même qui le rend touchant. Et ce mérite si rare est le mérite de toute la piece: elle est de la plus aimable simplicité.

[b] Je conviens que ce vers n'est pas heureux.

A

A l'abri de nos soins profanes,
 Ils élevaient, religieux,
 De superbes temples aux dieux,
 Et pour eux de simples cabanes.
 Renfermés tous dans leur état,
 Et contents de leur destinée,
 Ils la croyaient plus fortunée
 Par le repos que par l'éclat.

Ils savaient à quoi la nature
 A condamné tous les humains:
 Ils ne devaient tous qu'à leurs mains
 Leur vêtement, leur nourriture.
 Ils ignoraient la volupté,
 Et la fausse délicatesse
 Dont aujourd'hui notre mollesse
 Se fait une félicité.

L'intérêt, ni la vaine gloire,
 Ne dérangent pas leur repos.
 Ils aimaient mieux dans leurs héros
 Une vertu qu'une victoire.
 Ils ne connaissaient d'autre rang
 Que celui que la vertu donne:
 Le mérite de la personne
 Passait devant les droits du sang.

Dès qu'ils songeaient à l'hyménée;

F

Leur penchant conduisait leur choix ;
 Et l'amour foumettait ses loix
 Au devoir de la foi donnée.
 L'ardeur de leurs plus doux souhaits
 Se bornait au bonheur de plaire.
 Leurs plaisirs ne leur coûtaient guere ;
 Les faisons en faisaient les frais. [a]

En amitié , quelle constance !
 Quels soins ! quelle fidélité !
 Ils étaient en sincérité
 Ce qu'on est en fausse apparence.
 S'étaient-ils donnés , ou promis ?
 Leurs cœurs , jaloux de leurs promesses ,
 Volaient au-devant des faiblesses
 Et des besoins de leurs amis !

Quel fut ce tems ! Quel est le nôtre !
 Entre deux amis aujourd'hui ,
 Lorsque l'un a besoin d'appui ,
 Le trouve-t-il toujours dans l'autre ?
 Esclaves de tous nos abus ,
 Victimes de tous nos caprices ,
 Nous ne donnons plus qu'à des vices

[a] Voilà encore deux vers d'une simplicité charmante. Je néglige d'en relever bien d'autres , pour ne pas être trop long.

Le nom des premières vertus.

Dégoûtés des anciens usages ,
 Entêtés de nos goûts nouveaux ,
 Loin de songer à nos troupeaux ,
 Nous détruisons nos pâturages ;
 Nous changeons nos prés en jardins ,
 En parterres nos champs fertiles ,
 Nos arbres fruitiers en stériles ,
 Et nos vergers en boulingrins.

Heureux habitans de ces plaines ;
 Qui vous bornez dans vos desirs !
 Si vous ignorez nos plaisirs ,
 Vous ne connaissez pas nos peines :
 Vous goûtez un repos si doux
 Qu'il rappelle le tems d'Astrée :
 Enchanté de cette contrée ,
 J'y reviendrai vivre avec vous. [a]

[a] Au mérite de la simplicité dans les pensées & dans le style , j'observe que cette piece joint celui de je ne fais quelle mollesse , de cette espece d'abandon d'un homme qui se laisse aller sans gêne à une rêverie douce. Il y a cette légère teinte de mélancolie qui fait le charme de l'idylle. C'est une véritable idylle , plus philosophique que celles de madame Deshoulières.

III. *Aux auteurs du Journal.* [a]

MESSIEURS. Il m'est tombé sous la main le mois passé un des derniers volumes du *Mercur* de l'ancien format, je ne me rappelle plus lequel. Un religieux *Benédic*tin y dit, qu'après s'être bien creusé l'imagination pour être utile aux hommes, & convaincu qu'il ne pouvait les faire vivre avec plus d'agrément ou d'aïssance, il avait au moins imaginé de les faire dormir douillettement & à très-peu de frais, en leur indiquant le magasin inépuisable d'une matière gratuite, plus douce que la mere-laine, la ouate, le duvet ou l'édredon. Certainement, si le fait est réel, notre bon religieux n'aura pas perdu son tems. Pour suivions : les plus belles inventions sont les plus simples, témoin celle-ci ; puis-

[a] Cette lettre est tirée d'une feuille périodique qui se distribue chaque jour à Paris ; & comme cette espèce de journal n'est certainement connu que d'un très-petit nombre de nos lecteurs placés dans la capitale de la France & ses environs, nous avons cru devoir offrir ce morceau plaisant à ceux qui forment la majeure partie de nos abonnés, & qui, suivant toute apparence, n'auraient jamais occasion de le lire dans la source même qui nous l'a fourni.

que nous sommes dans ce magasin, entourés, pénétrés même de cette matière, qui l'un & l'autre ne sont autre chose que l'atmosphère. Oui, messieurs, il n'est question, selon Dom ***, que de renfermer à coups de piston cette matière volatile dans des enveloppes de peaux artistement jointes de la longueur & largeur du lit qu'on veut avoir, & de l'y fixer, en bouchant soigneusement les issues par où elle pourrait s'échapper.

Enchanté de cette découverte, je mets aussi-tôt la main à l'œuvre, & suivant exactement les procédés indiqués, en moins de deux jours me voilà couché sur un lit à la Silphide, composé d'un sommier & de trois matelas, ou lits de plume si l'on veut, d'une espèce assurément nouvelle, avec un traversin & deux oreillers de la même façon. La première nuit, je dors comme un pèlerin. J'étais ravi. Je projette d'avoir un meuble de même nature, fauteuils, ottomane, &c. Le second jour, à mon réveil, je vois que mes deux oreillers & mon traversin se sont évaporés. J'en cherche la cause, & la trouve à mon bonnet. Une épingle, en ouvrant à l'air prisonnier une communication avec l'air extérieur, m'avait successivement privé de ces trois supports. Mais ce n'était là que le prélude des désagréments que cette invention devait me causer.

Le soir, rentrant chez moi, je me vois accablé de reproches par toute ma maison. Etourdi, je me fais instruire. Voici le fait : ma servante avait prêté un des oreillers soufflés à un de mes voisins très-puissant & très-malade, on le posa dessus ; mais à peine un quart-d'heure s'était écoulé, que sa pesanteur spécifique fit rompre avec fracas les parois de cette espèce d'outre, ce qui donna une telle secousse aux humeurs du moribond, & en même tems lui causa une si grande frayeur qu'il en trépassa sur-le-champ.

Je me couche très-dégouté, toujours cependant sur mon nouveau lit. Le lendemain, autre aventure, je me trouve sur mon bois de lit immédiatement. Mes quatre matelas avaient disparu, comme avaient fait la nuit précédente mes oreillers & mon traversin. Le corps tout meurtri des barres sur lesquelles j'avais dormi, je me leve en maugréant, avec la curiosité pourtant de savoir qui avait pu faire déloger de leurs corps les ames aériennes qui m'avaient soutenu la veille. Des empreintes de griffes sur les enveloppes pelliculeuses qui me restaient, me firent voir dans la personne de mon chat, l'auteur de mon infortune. Le bourreau, en s'exerçant sur mon lit à la manière de ses confrères, m'avait en quatre tems mis sur le grabat.

Ces épreuves m'ont suffi, & je suis actuel-

lement convaincu au physique, comme je l'étais au moral, qu'il est dangereux de s'endormir sur du vent. J'ai l'honneur d'être, &c.

IV. *Instinct singulier des brebis.*

LA brebis est un animal si stupide dans sa douceur, que tout ce qui semble annoncer en elle une forte d'intelligence, ou quelque finesse dans les organes des sens, doit paraître singulier. Tel est le trait que je vais rapporter d'après le Journal de physique.

M. Muller parcourait les montagnes du Tirol, pour chercher une espèce de pierre, belle, singulière, & fort rare, du moins en Europe, qu'on appelle la *tourmaline*. Il avait pris des guides pour le conduire dans les sentiers difficiles qui mènent à ces endroits escarpés & sauvages où il voulait arriver. Voici maintenant ce qu'il dit :

“ J'eus soin de me pourvoir amplement de cette belle espèce de pierre ; & j'en aurais ramassé bien davantage, si mes guides n'avaient aperçu un indice qui leur apprenait qu'il fallait se retirer au plus tôt. Ils me firent observer que des moutons qui erraient un peu auparavant sur les plus hautes cimes de la montagne, en descendaient avec précipitation pour se rassembler autour d'une roche

de talc. Selon mes conducteurs, ce devait être là le présage infaillible d'un orage prochain : à moins de nous retirer à tems, nous devions, selon eux, courir risque d'être tués par les pierres qui se détachent ordinairement en pareilles occasions. J'eus beau leur objecter combien l'atmosphère était pure & dégagée de nuages : malgré ce que me disait ma théorie, je dus céder à l'expérience, & me rendre à la prière qu'ils firent de ne pas perdre un moment pour nous mettre en chemin. Nous descendîmes donc, & par une route des plus périlleuses. A peine fûmes-nous arrivés au pied de la montagne, où nous trouvâmes une cabane de berger, qu'un ouragan des plus affreux amena un orage terrible qui dura jusques dans la nuit, que je fus obligé de passer, non sans crainte, sous le faible abri que me présentait la cabane, qui, menacée à tout moment d'être écrasée par la chute de quelques rochers, était d'ailleurs environnée d'éclats de granits encore récemment détachés du sommet de la montagne. »

V. Le Dalécarlien, anecdote suédoise. Suite.

TANDIS que le Dalécarlien luttait ainsi avec les restes de sa vertu contre le délire

de son imagination, la belle Waldemar n'était ni plus fortunée, ni plus tranquille ; l'image de son frere égorgé par son amant, l'avait long-tems poursuivie dans les déserts qu'elle habitait : elle se reprochait sans cesse d'avoir retiré dans son sein un monstre qui l'avait déchiré ; si l'on prononçait son nom devant elle, son trouble altérait peu à peu ses traits, & toute son ame se peignait dans ses regards ; elle invoquait la vengeance céleste contre les ingrats : elle attestait la cendre de son frere ; elle haïssait avec fureur son meurtrier. . . Elle l'aimait encore, & pour comble d'horreur, elle ne pouvait se le dissimuler.

Cet état violent dura une année ; la sensible Waldemar rongée intérieurement par le chagrin qui la dévorait, marchait à pas lents vers la tombe. L'ennui de la vie venait flétrir les roses de son teint, & sillonner son visage ; le monde entier était mort pour elle ; mais la passion vivait encore dans son cœur. Tout-à-coup elle apprend qu'on a découvert les vrais assassins de son frere, & que son amant, calomnié par des traîtres & condamné par des tyrans, expie dans les sombres cavernes de Coperberit le crime d'avoir été humain sans prudence, & généreux sans bassesse.

A cette nouvelle, les yeux de Waldemar

commencerent à briller des étincelles de la joie, & toutes les facultés de son ame reprirent leur énergie. Enfin, s'écria-t-elle, mon cœur ne m'avait pas trompée, & l'infortuné est digne de moi; ... mais suis-je encore digne de lui, moi qui l'ai condamné sans l'entendre, moi qui n'ai pas opposé les lumières de ma tendresse aux sophismes de ses accusateurs, moi qui ai osé croire l'éleve de la nature capable d'un parricide!

Un état aussi violent n'était pas fait pour avoir quelque durée. Waldemar qui aimait mieux s'exposer aux reproches de son amant, que d'avoir trop long-tems à les craindre, prit subitement la résolution de l'aller trouver dans la prison profonde où il était renfermé. Elle ne communiqua son projet à personne; on lui aurait opposé la décence, [a] & elle ne voulait consulter que sa vertu.

Tandis que Waldemar cherchait ainsi à rendre la paix à son cœur éperdu, la discorde agitait ses serpens dans les sombres cachots de Coperberit, & quelques malheureux qui y végétaient depuis un grand nombre d'années, avaient résolu de se faire de leurs chaînes même des armes pour recouvrer la

[a] J'ai remarqué que dans un siècle dépravé, la décence est d'ordinaire la vertu de ceux qui n'en ont point.

liberté: le Dalécarlien tenta inutilement de ramener les conspirateurs à la loi naturelle, & il se vit obligé d'avertir du complot ceux de ses compagnons qui devaient en être les victimes. ... Bientôt le combat s'engage dans ces abîmes souterrains; on ébranle les colonnes informes qui soutiennent les voûtes; on détache du comble des quartiers de rochers, les chaînes heurtent contre les chaînes. Tout multiplie les tableaux de cette scène d'horreur; la pâle lueur des lampes qui éclairaient la nuit éternelle de ce séjour; l'idée de ne pouvoir échapper par la fuite à sa destruction; les vœux de la religion, confondus avec les imprécations du désespoir. On combat par-tout avec le même acharnement, parce que les conjurés craignent la mort lente & cruelle que le gouvernement leur destine, & que les autres ne craignent que de vivre. Lorsque la rage des combattans semblait à son comble, on vit descendre lentement sur le champ de bataille, un siège mal affermi par des cordes tremblantes, sur lequel était assise une jeune personne que son âge, ses traits, & les larmes qui humectaient son visage, rendaient également intéressante. Tel est le privilège de la beauté, & sur-tout de la beauté éplorée, d'attendrir les cœurs les plus féroces. Tout-à-coup un silence profond regne dans l'abîme sulfureux qu'on

venait d'enfanguanter; on prend cette inconnue pour une intelligence céleste; & ces malheureux, qui dans les noirs accès de leur désespoir ne s'étaient jamais peints Dieu que la foudre à la main, concurent alors l'idée d'une Divinité bienfaisante. Cependant l'étrangere promenait en tremblant ses regards sous ces voûtes mutilées qui regorgeaient de décombres & de cadavres. Un spectre couvert de sang & enchaîné s'approche, recule, revient avec précipitation; tous deux en même tems se reconnaissent, & jettent un cri de surprise. . . . Quoi! c'est vous, Walde-mar? -- C'est toi! infortuné sauvage? . . . Leurs bras s'entrelacent, leurs visages se ferment, leurs larmes se confondent. . . Ah! sans doute, je suis innocent à vos yeux, puisque je vous revois. -- Oui, tu l'es, mais le ciel & la terre se sont réunis pendant un an pour te trahir. -- Votre cœur me reste, il suffit; & je mourrai content. -- Toi, mourir! Non, tu vivras; toi seul peux remplacer auprès de moi le plus tendre des frères, peut-être même le faire oublier. . . . Ecoute: le roi n'a pas encore prononcé définitivement sur l'injustice du tribunal qui t'a condamné; mais il veut te voir, & tu es libre dès ce moment: sortons de cet abyme effrayant où gémissait l'innocence, où le crime même est trop puni, puisque l'opprobre survit aux remords; al-

lons nous jeter aux genoux du prince; je ne l'implorerai point pour toi, parce qu'il est juste; mais je l'attendrirai pour ces malheureux. Si je pouvais alléger le poids de leur infortune, tu m'estimeras sans doute, & mes crimes anciens seraient réparés.

Passer sans intervalle du plus profond désespoir au comble du bonheur, voir son ame au même instant se resserrer par le chagrin & s'ouvrir aux douces impressions de la joie, & sur le bord de la tombe recouvrer à la fois la lumière, une amante & la vertu, sont un de ces états violens que l'homme ne pourrait éprouver qu'une fois dans sa vie, & dont la trace profonde ne s'efface que quand il n'est plus. Le Dalécarlien, oppressé par l'excès du bonheur, respirait avec peine, prenait tout ce qu'il voyait pour un beau songe, & appréhendait de se réveiller. Pour les malheureux, dont ce couple auguste était entouré, une scène aussi attendrissante les avait insensiblement désarmés; dès qu'ils concurent quelque espoir de changer leur destinée, ils concurent des remords, & alors ils devinrent hommes.

Le souverain qui régnait alors en Suede, était ce Charles XII, dont les vices & les vertus étaient également faits pour étonner le genre humain, qui ne vécut que pour combattre, & qui aimait mieux ébranler les

trônes de l'Europe, que de régner en paix sur le sien.

Ce prince aimait la justice; mais il l'exécutait souvent avec toute la férocité d'un guerrier, & alors la vengeance des crimes faisait plus de mal que l'impunité.

Quand il eut appris la condamnation inique du Dalécarlien, son premier mouvement fut de faire renfermer tous ses juges dans la mine de Coperberit: cette justice atroce était digne du despote, qui écrivit dans la suite aux sénateurs de Stockholm qu'il leur enverrait sa botte pour les gouverner.

Sur ces entrefaites Charles XII mourut; la reine Ulrique qui lui succéda, se contenta de casser l'arrêt du sénat contre le Dalécarlien, & fit renfermer dans la prison d'où ce sauvage venait d'être tiré, l'indigne prévôt qui avait été plus que son assassin, puisqu'il avait été son calomniateur.

Cette princesse adoucit aussi, sur les instances de la sensible Waldemar, la captivité des esclaves de Coperberit. Elle comprit qu'en travaillant péniblement pour l'état, ils rachetaient assez quelques instans d'ingratitude envers lui; elle leur laissa même entrevoir un avenir heureux, s'ils méritaient sa clémence, & en montrant à ces criminels que la patrie existait encore pour eux, elle réussit à en faire des patriotes.

Tout prospérait au gré du sage Dalécarlien; il goûtait la douceur de vivre sous un sage gouvernement, il se faisait des amis de tous les hommes sensibles qui connaissaient ses malheurs. Il allait être uni par des nœuds éternels à la tendre Waldemar; mais sa vertu n'était pas assez éprouvée; & ce héros, digne des premiers âges du monde, n'était pas encore au dernier acte de la tragédie pathétique, dont son bonheur devait être le dénouement.

Cet indigne prévôt, qui par son iniquité avait fait d'abord les malheurs du juste & ensuite les siens, n'avait pas encore achevé la carrière des grands crimes. Persuadé que le Dalécarlien qu'il remplaçait était l'instrument de sa perte, il trama, avant d'entrer à Coperberit, la plus noire des vengeances. Il engagea une Suédoise, avec qui il vivait depuis un grand nombre d'années dans un commerce illégitime, d'empoisonner son ennemi. Cette Suédoise devait s'introduire, sous le titre de dame de compagnie, dans la maison de Waldemar, & présenter elle-même le breuvage mortel au philosophe. Le jour choisi pour cet attentat, était celui qui devait éclairer le mariage des deux amans; le lit nuptial serait alors devenu le tombeau du sauvage, & son corps livide & glacé aurait lutté contre les approches de la mort, dans

les bras même d'une épouse où il ne devait mourir que de l'excès de sa félicité.

Les grands crimes sont quelquefois projetés par les passions ordinaires ; mais il n'y a que les grandes passions qui les exécutent. La Suédoise n'avait pas pour le prévôt ces fougues impétueuses de l'amour qui conduisent aux vengeances éclatantes & souvent les excusent ; l'intérêt, l'habitude & cette sympathie secrète qui agit entre deux complices du même brigandage, étaient les seuls nœuds qui unissaient ces deux cœurs dépravés : ils étaient de simples amis plutôt que des amans : si cependant on peut profaner le nom auguste de l'amitié, en le donnant à des hommes vils qui auraient dégoûté le sage de la plus sublime des jouissances, s'ils l'avaient partagée.

Le Dalécarlien tenait en main le breuvage fatal ; il parlait avec attendrissement du bonheur qu'il allait goûter, & qu'il voulait faire ressentir à tout ce qui l'environnait. La Suédoise écoutait avec émotion ; l'humanité, malgré elle, parlait à son cœur ; elle tremblait déjà de se voir trop bien vengée. Le ciel, disait le philosophe, m'a conduit à la félicité suprême par toutes les voies qui devaient naturellement m'en éloigner ; j'ai épuisé la coupe amère de l'adversité : d'abord mon cœur né pour aimer n'a jamais pu s'é-

pancher

pancher dans le sein qui m'a fait naître. — Quoi ! votre mere ne vit plus ? — Elle n'a jamais vécu pour moi ; la barbare chercha à couvrir par ma mort l'opprobre de ma naissance, & elle m'exposa dans une forêt auprès d'une ourse qui fut moins féroce qu'elle. . . Le trouble à chaque instant croissait dans l'ame de la Suédoise ; son visage prenait alternativement toutes les teintes des passions violentes. Un mouvement involontaire lui fit bientôt porter la main sur le vase où le poison était renfermé. — Répondez-moi, dit-elle avec chaleur, dans quelle forêt fûtes-vous exposé ? — Dans celle qui confine au nord de la Dalécarlie. — Quelle est l'époque de cet attentat ? — Je soupçonne qu'il fut commis il y a environ vingt ans. — A peine ces derniers mots furent-ils prononcés, que la Suédoise jette un cri, renverse la coupe fatale ; & se précipitant aux genoux du sauvage : malheureux ! dit-elle, reconnais ta mere qui meurt d'opprobre à tes pieds ; je voulus te faire périr à ta naissance ; & aujourd'hui, pour venger ton pere, j'allais t'empoisonner. . . L'indigence, la faiblesse & l'habitude des crimes les ont accumulés sur ma tête : déjà mes remords affreux commencent à te venger ; abandonne à ma conscience déchirée le soin de mon supplice : sois heureux, bientôt je ne serai plus ; mais jamais le crime de ma

G

mort n'expiera pour moi le crime d'avoir vécu.

Le Dalécarlien raisonnait trop bien pour ne pas juger que tous les nœuds qui l'attachaient à des parens parricides étaient rompus ; que la reconnaissance supposait des services & non des assassinats , & qu'il devait plus à l'ourse qui l'avait allaité qu'à la mere qui l'avait exposé. Mais dans ce moment terrible , sa philosophie céda à sa sensibilité naturelle ; il releva la Suédoise : vivez , dit-il , vivez ; si vous recouvrez la vertu , si mon bonheur devient le vôtre , tout est réparé , & vous êtes ma mere.

Cependant l'héroïque monument que le sauvage élevait à la nature , n'était encore qu'à moitié terminé ; il était sans cesse poursuivi par l'image d'un pere qui vivait à cause de lui dans l'opprobre de la misere & dans les convulsions du désespoir ; il se détermina alors à se jeter aux genoux de Waldemar. — Chere moitié de moi-même , lui dit-il , ce soir je devois goûter dans tes bras le bonheur suprême ; mais mon ame ne jouit pas encore de toute sa sérénité , & il est encore un sacrifice que je dois faire pour te mériter. Celui qui m'a donné le jour gémit à ma place dans l'abyme de Coperberit : je fais que le hasard a présidé à ma naissance , & que l'auteur de ma vie , en attendant à mes jours , a rompu

pour moi tous les liens de la nature ; mais le ciel l'a assez puni en l'abandonnant à lui-même. J'irai le trouver , je rappellerai en lui des sentimens altérés , plutôt que détruits ; & si je réussis à en faire un homme , peut-être fera-t-il digne d'être mon pere. — Waldemar répondit au sauvage en le tenant embrassé. L'hymen fut différé , & les deux amans s'en estimerent davantage.

La tendre Waldemar alla d'abord implorer pour le prévôt la clémence de la reine : c'était flatter cette princesse que de lui procurer les occasions d'exercer sa bienfaisance ; elle lui accorda la grace de ce malheureux , & ne voulut pas même être remerciée. — Je n'avais voulu , dit-elle , en le condamnant , que venger l'innocent opprimé ; puisque sa vie vous est chere , qu'il soit libre ; en le rendant à l'ordre des citoyens , je ne fais que ce que je dois : tous les crimes envers la patrie sont effacés , puisqu'il va devenir le pere de Waldemar.

Le Dalécarlien , muni de l'acte solennel qui renfermait la grace du prévôt , descendit à l'instant dans la mine de Coperberit. Ce pressentiment secret que le théâtre fait si bien valoir dans ses héros , n'agit point dans l'ame d'un pere si indigne d'avoir un tel fils ; il ne vit dans le sauvage qu'un barbare qui venait insulter aux malheurs d'un ennemi dont il

avait triomphé. Tout-à-coup ses yeux étincelaient des feux de la rage ; le fiel de son ame passe jusques dans sa bouche ; il agite avec force la chaîne qui l'arrête dans sa prison : le philosophe entrevoit son dessein , & lui jetant froidement son épée : frappe , dit-il , je suis ton fils ; je reconnaitrai mon pere aux coups qu'il va me porter ; c'est à lui à déchirer ce sein que les bêtes féroces ont respecté dans les forêts de la Dalécarlie. - Le prévôt n'était point né avec une ame atroce ; le besoin , l'intérêt & la faiblesse l'avaient précipité de crimes en crimes ; mais il n'était point encore vil par principe & scélérat par système. La générosité de son fils fut un trait de lumière qui l'éclaira sur tous ses égaremens. Il recula avec frayeur , étendit ses mains sur ses yeux , comme pour redoubler les ténèbres de ce lugubre séjour ; & s'adressant avec des sanglots entrecoupés au héros , dont il n'osait soutenir les regards : il suffit , dit-il , je suis assez confondu. . . Mes crimes passés , ceux que je méditais encore , sont autant de poignards qui me déchirent. . . Ah ! quand j'aurais échappé aux tribunaux humains , échapperais-je de même à mon cœur ? . . . Fuyez un scélérat que vous avez éclairé pour augmenter son opprobre , qui sans vous ferait encore plus coupable , mais moins malheureux sans doute. - Le malheur n'accom-

pagne que le crime , croyez-moi , votre ame n'était pas faite pour être vile ; elle le deviendrait , si elle désespérait de se relever. Le coupable qui a des remords ne fut jamais un scélérat ; & qu'importe que vos jours aient été marqués par des crimes ? Si vous consacrez à la patrie & à l'humanité les derniers soupirs de votre vie , tout est réparé. - Qui , vous , me justifier ! Ah ! je ne me vis jamais si criminel. . . Laissez-moi courber vers la fange ces yeux indignes de s'élever jusqu'à vous. Je voudrais que ma prison fut plus proche encore du centre de la terre pour m'y cacher à l'univers . . . à moi-même. - L'état où je vous vois expie mieux vos attentats que les vains supplices des hommes ; la nature & la patrie sont également satisfaites. Voici votre grace que je viens vous apporter ; soyez libre ; & puisse-je dire : la chute de mon pere n'a servi qu'à donner plus d'énergie à sa vertu , & il serait devenu moins grand , s'il eût été toujours juste !

Le prévôt garda long-tems un silence plus éloquent que les expressions de la plus vive reconnaissance ; il embrassait les genoux du Dalécarlien , il les baignait de ses larmes ; mais se relevant tout-à-coup avec fierté , il ferra la main du philosophe , & lui dit : un nouveau jour m'éclaire ; je me sens digne de vous nommer un jour mon fils ; vous ne

rougirez pas d'avoir été mon bienfaiteur ; j'ose aspirer à commencer une nouvelle carrière ; & les jours que j'emploierai à vous imiter , contribueront peut-être à effacer de mon existence les jours que j'ai fait servir à vous perdre.

Le prévôt se voyant libre , se hâta de s'unir avec la Suédoise par des nœuds légitimes. Le Dalécarlien , quitte envers la nature , revole alors vers l'amour. — O Waldemar ! dit-il en se jetant entre ses bras , enfin j'ai une patrie , un pere & une épouse ; je suis le plus fortuné des hommes ; je suis homme.

VI. *Oraison funebre de Warren , après l'action de Breedshill en 1775 , par un Américain.*

LE signal du carnage est donné , le salpêtre s'embrase , la foudre part : entre ceux qu'elle frappe , elle atteint un héros , il tombe : citoyens , il n'est pas mort ; non , il ne mourra point : c'est l'homme obscur qui périt tout entier ; mais le grand homme se survit à lui-même dans l'ame de ses compatriotes. C'est le méchant dont l'instant du trépas est celui de la vengeance & de la joie publique , & dont la mémoire exécrée se chasse avec indignation ; mais c'est l'homme vertueux dont

la mort met le sceau à sa réputation , la fixe à jamais , & devient un triomphe par la manière dont elle est honorée. Si le coup fatal est venu l'arrêter au milieu de la glorieuse carrière de ses jours , qu'importe pour lui ? Il a déjà de son premier élan parcouru celle dont l'immortalité est le prix. Ici vous reconnaissez Warren , celui dont nous venons , non pas pleurer la mémoire , mais la célébrer pour fortifier nos cœurs par son exemple. Il vécut trente-trois ans ; & dans ce cours borné de sa vie , il avait déjà déployé les talens de l'homme d'état , le zèle du patriote , les vertus du sénateur , & l'ame du héros.

Approchez aussi vous , peres & meres de familles , approchez du corps sanglant de Warren ; que vos larmes lavent ses blessures honorables & funestes ; contemplez l'ouvrage du pouvoir arbitraire ; mais ne vous arrêtez pas trop long-tems auprès de ce cadavre inanimé ; retournez aussi-tôt dans vos demeures isolées , raconter à vos enfans les circonstances de ce douloureux spectacle ; retracez-leur la cruauté des tyrans , & les suites affreuses de l'esclavage. Qu'ils s'animent , qu'ils s'agitent à ses peintures sanglantes ; que leurs cheveux se dressent sur leurs têtes ; que leurs yeux s'enflamment ; que leurs fronts deviennent menaçans ; que

leurs bouches s'entrouvrent pour exprimer l'indignation, & qu'ils ne puissent former qu'un cri de vengeance & d'horreur : alors, alors montrez-leur l'ancienne chartre de leurs privilèges, la maison tutélaire où ils ont passé leurs jours, & soudain donnez-leur des armes & tout l'équipage militaire ; embrassez-les, qu'ils partent pour les combats, & que votre dernier vœu pour eux soit qu'ils reviennent vainqueurs, ou qu'ils meurent, comme Warren, dans les bras de la gloire & de la liberté.

VII. *Aux détracteurs de J. J. Rousseau.*

QUI donc sur ce tombeau vient mêler à nos pleurs
Les poisons de la haine & le fiel de l'envie ?

Ah ! qui que vous soyiez, respectez nos douleurs. . .

Rousseau fut malheureux pendant toute sa vie ;

Mais il crut que la mort finirait ses malheurs :

Se serait-il trompé ? . . . N'agitez pas sa cendre ;

Il est tems qu'il repose, épargnez notre ami :

Las ! à peine il est endormi ;

Parlez du moins plus bas ; il pourrait vous entendre.



VIII. *Extrait d'une lettre de M. Magellan, de la société royale de Londres, sur les montres nouvelles qui n'ont pas besoin d'être montées.*

IL est très-vrai, monsieur, qu'on fait actuellement à Londres des montres nouvelles qui n'ont pas besoin d'être montées : elles ont cependant la même exactitude que les autres, dont elles réunissent encore la grandeur, la forme extérieure & les mêmes avantages. J'en ai vu deux en or très-bien faites, élégantes même ; leur prix est fixé à 50 liv. sterling ; on en fait aussi pour 40, mais pas au-dessous. Cette cherté empêchera qu'elles ne soient communes. Mais pour ceux qui seront en état de faire cette dépense, rien ne sera si commode ; on jouira de tous les avantages d'une montre excellente, sans être obligé de la remonter toutes les vingt-quatre heures. Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il s'agit ici d'un *mouvement perpétuel* ; un petit poids artistement disposé dans l'intérieur de la montre, appuyé sur un ressort assez élastique, fait remonter le grand ressort qui met en mouvement tout le rouage, à chaque secousse du mouvement de la personne qui marche & se promène. Ce mouvement communiqué peut durer trente, qua-

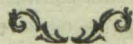
rante & même cinquante heures de suite ; de sorte que cette montre peut rester suspendue & immobile ce long espace de tems : en la détachant & la reprenant elle continue à se remonter continuellement. Si à la fin elle vient à s'arrêter par un repos trop prolongé, il suffit de placer les aiguilles sur l'heure & la minute, donner quelques secouffes à la montre, & sur-le-champ elle continue à marcher régulièrement comme auparavant.

IX. *Vers à l'auteur de l'Antipathie pour l'amour.*

Vos crayons sûrs dans un portrait charmant,
Font deviner quelle est votre Thalie ;
Et sous les traits de cette antipathie
Contre l'amour qu'elle rend si touchant,
On reconnaît à l'aimable copie,
L'original toujours tendre & décent,
Que vous aviez sous les yeux en peignant.

Je vous fais gré, dans ce drame éloquent,
D'avoir au ton de bonne compagnie
Su réunir, sans aucun faux brillant,
Avec l'esprit l'accord du sentiment ;
De n'avoir point, dans votre œuvre accomplie,

Donné le nom de marquis à l'amant,
Ni de comtesse à l'héroïque amie ;
D'avoir enfin de la scène embellie
Par votre goût banni fort prudemment,
Et ces valets qu'on voit si rarement,
Aux intérêts qui croissent notre vie,
Oser mêler leur burlesque entregent,
Très-déplacé dans un cercle élégant ;
Et ces Martons, foubrettes à faillie,
Qu'à la toilette on souffre seulement.
Je le pensais, & je vous remercie
D'avoir prouvé qu'on peut absolument
Sans tout cela faire une comédie
Où brille encor l'éclair de l'enjouement.
Vous triomphez : votre pièce applaudie
Vous fait sentir la gloire en la doublant ;
Et ce triomphe est aussi doublement,
Et votre ouvrage & celui de Thalie.





TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

*C*onstantinople. On garde un profond silence sur la destination de la flotte du capitain-pacha. Tout ce qu'on en a appris depuis son départ, c'est qu'il a d'abord débarqué à Nicomédie, où il a voulu surprendre & faire étrangler quelques grands qui lui ont échappé par la fuite. Il y a borné ses opérations à faire couper quelques forêts pour approvisionner nos chantiers; après cela il s'est rendu par terre aux Dardanelles, où sa flotte est venue le rejoindre; de là il a envoyé trois vaisseaux à Alexandrie, & le reste pour y punir vraisemblablement quelque pacha rebelle. Après cette expédition, l'on croit qu'il passera à Candie, pour en punir les habitans qui ont maltraité leur pacha.

La peste s'est manifestée à Smyrne, & l'on s'occupe des moyens d'empêcher qu'elle ne se communique ici par le transport des mar-

chandises. La cherté des comestibles de tout genre, & sur-tout de la viande, augmente de jour en jour. Cependant elle n'a point altéré la tranquillité qui regne dans cette capitale, ni le crédit du grand-visir, qui jouit toujours de toute la confiance du grand-seigneur, dont il fait écarter adroitement tous ceux qui peuvent lui faire ombre. Il a fait renvoyer le premier écuyer & le premier chambellan de S. H. à la place desquels il a mis des personnes qui lui sont dévouées.

La frégate la Mignonne, commandée par M. le chevalier d'Entrecasteau, avait fait entrer dans le port de Millo une flotte marchande de vingt-quatre voiles, pour la mettre à l'abri des entreprises des corsaires Anglais. L'ambassadeur de France, instruit qu'ils la bloquaient dans ce port, a porté des plaintes à la Porte, qui a fait prier le ministre Anglais d'enjoindre aux corsaires de sa nation, de se conformer à l'accord fait entre S. H. & les puissances belligérantes, de ne pas violer le territoire Ottoman, & d'exercer leurs hostilités en pleine mer. L'ambassadeur Français a envoyé en même tems le consul de sa nation, résidant aux Dardanelles, au capitain-pacha, qui, sur sa requi-sition, a expédié quelques caravelles pour aller couvrir cette flotte. Des lettres de

Smyrne nous apprennent que ce secours sera inutile. M. d'Entrecasteau s'était placé avec sa frégate à l'entrée du port, pour le fermer aux corsaires qui entreprendraient quelque chose contre son convoi. Ils se sont présentés en effet, & il les a si bien reçus & tellement maltraités, qu'ils ont été obligés de prendre la fuite. L'officier Français a profité de leur éloignement pour quitter Millo, & se rendre à Candie, où il est heureusement arrivé sans avoir perdu un seul bâtiment.

R U S S I E.

Petersbourg. L'impératrice, partie le 20 mai de Czarsko-Zélo avec une suite nombreuse pour la Russie-Blanche, S. M. a, dit-on, été fort satisfaite du général Braun, gouverneur de Riga, qui l'a reçue sur les frontières de son gouvernement. Elle a dû même l'inviter à l'accompagner dans son voyage. Le jour de l'arrivée de S. M. à Mohilow, l'empereur s'était placé parmi les spectateurs en uniforme vert & sans marques d'ordres; mais dès que l'impératrice l'eut aperçu, elle descendit sur-le-champ de son carrosse, & le conduisit dans son cabinet, où elle eut avec ce monarque un entretien de deux heures. Ensuite LL. MM. II. dînèrent ensemble, servies toutes les deux en vaisselle d'or, & les autres convives en vaisselle d'argent.

L'absence de l'impératrice ne sera pas aussi longue qu'on l'avait cru. Elle est partie le 13 juin de Mohilow, pour revenir à Smolensko, accompagnée de Joseph II, qui se rendra de là avec le prince Potemkin à Moscou, puis à Petersbourg, où l'impératrice arrivera à peu près dans le même tems. On s'occupe déjà des préparatifs des fêtes brillantes qui auront lieu à l'occasion du séjour de l'empereur dans cette capitale. On parle beaucoup des fêtes que l'on doit donner à l'impératrice pendant son voyage. Une des plus intéressantes est celle qui l'attend à Toschna. On y a élevé un arc de triomphe, à l'entrée duquel elle doit être reçue par le sénat en corps, le gouverneur & les membres de la régence de la province: ils la féliciteront de son heureux retour, lui témoigneront leur reconnaissance au sujet de la nouvelle forme de gouvernement. On ajoute que le sénat & les membres du gouvernement représentant toute la nation Russe, lui offriront le titre de *Grande*.

Le feld-maréchal prince Alexandre Michælowitz Gallitzin, commandant en chef du gouvernement de Petersbourg, a fait, le 30 du mois de mars, l'ouverture de la nouvelle forme d'administration de ce gouvernement, sur le même pied qu'elle a déjà été introduite dans plusieurs provinces de l'em-

pire. Les réjouissances publiques à cette occasion ont déjà commencé.

Il vient d'être adressé au college impérial de commerce, une ordonnance donnée à Czarsko-Zélo le 19 mai, & composée de douze articles, par laquelle S. M. I. prescrit aux négocians les devoirs qu'ils ont à remplir pour l'observation d'une neutralité exacte dans la présente guerre entre la France & l'Espagne d'un côté, & la Grande-Bretagne de l'autre. Elle fixe les droits qui appartiennent à ses sujets dans cette conjoncture, conformément aux principes de la déclaration qu'elle a faite aux puissances belligérantes; défend à ses sujets dans le premier de prendre aucune part à la guerre, ni directement ni indirectement; de n'assister aucune puissance actuellement en guerre, en lui portant sous pavillon Russe des effets de contrebande; savoir, canons, mortiers, fusils, pistolets, bombes, grenades, boulets de toute espèce, pierres à fusil, mousquets, meches, poudre, salpêtre, soufre, cuirasses, piques, épées, porte-épées, gibernes, selles & brides. Elle enjoint aux négocians d'observer scrupuleusement que sur chaque navire il ne se trouve aucune des munitions de guerre ci-dessus spécifiées, que celles dont l'équipage pourrait avoir besoin pour son usage, & autant qu'il convient qu'il y en ait pour

pour chaque marin ou passager. Par le second article, toutes les autres marchandises, sans aucune exception, quand même elles appartiendraient aux sujets des puissances belligérantes, peuvent être transportées librement à bord des navires Russes, sur lesquels elles jouiront, comme les effets des sujets de l'empire, de la protection du pavillon Russe. Les Russes, en profitant de cette liberté assurée aux marchandises innocentes, chargées sur les navires Russes, s'abstiendront de faire transporter les effets à eux appartenans sur des navires des nations actuellement en guerre, pour obvier aux inconvéniens & autres accidens qui pourraient en résulter.

Des lettres d'Astracan, du 14 avril, confirment la nouvelle d'un tremblement de terre, qui a détruit la ville de Tauris & plusieurs villages voisins. A peine 700 personnes, est-il dit, ont pu échapper à ce désastre, dans une ville qui renfermait 250000 ames.

S U E D E.

Stockholm. Les troupes campées dans la plaine de Ladugard sont rentrées le 14 juin dans cette ville. Le lendemain, à deux heures après midi, le roi s'est mis en route pour aller prendre les eaux en pays étranger. Les principales personnes qui l'accompagnent dans ce voyage, sont le comte de Löwenhaupt, grand-écuyer, le comte Memer,

lieutenant-général, & M. Frank, son secrétaire. On espere que ce voyage ne sera pas long, & l'on fait des vœux pour son prompt retour & le rétablissement de sa santé, qui n'est pas aussi bonne que le desireraient ceux qui s'intéressent au bonheur de la nation.

S. M. avant son départ, a remis la direction des affaires du royaume au sénat, qui cependant n'en conclura aucune de conséquence, sans avoir pris auparavant l'attache de S. M. Le comte Ulrich de Scheffer, premier ministre, est chargé du département des affaires étrangères; mais comme il est allé prendre les eaux de Medewi, le baron de Sparre, chancelier de la cour, en fera les fonctions pendant son absence.

A L L E M A G N E.

Vienne. Un officier de la garde-noble Hongroise est arrivé ici le 24 juin, de Mohilow, avec des lettres de l'empereur pour l'impératrice-reine. Ce monarque y témoigne à son auguste mere combien il est satisfait de tous les arrangemens pris pour sa réception par le prince de Gallitzin, ambassadeur de Russie en cette cour. L'impératrice a communiqué au prince Russe ce qu'il y avait de flatteur pour lui dans cette lettre, & lui a fait présent du portrait de Joseph II, enrichi de brillans, & évalué à plus de 50000 florins.

Hambourg. Selon des lettres de Berlin, le

roi de Prusse a fait assurer la province de Poméranie, que l'année prochaine il lui fera un don de 20000 écus, dont la moitié est destinée pour la noblesse, & le reste pour les colons & pour quelques améliorations utiles.

On mande de la même ville, que le départ du prince de Prusse pour Pétersbourg, est fixé au premier août prochain. Il n'y a encore que le comte de Goërtz, adjudant du roi, qui est désigné pour accompagner S. A. R. Sa majesté Prussienne a, dit-on, accordé 50000 écus pour les frais du voyage de ce prince, & 150000 autres pour sa dépense pendant son séjour à Pétersbourg, qui ne sera que de quatorze jours.

S. M. n'a, dit-on, pas été également contente de l'état où elle a trouvé ses troupes de la Prusse occidentale, non plus que de l'administration de la province. On assure qu'elle a donné leurs démissions à quelques officiers-généraux & autres, ainsi qu'à différens employés de la régence de Marienwerder.

I T A L I E.

Livourne. On apprend de Venise, que le gouvernement, voulant favoriser le commerce de la république, a supprimé le consulat de la nation, établi au Caire, & l'a transporté à Alexandrie, qui sera désormais le lieu de la résidence du consul, qui aura la

faculté d'établir un vice-consul à Damiette. M. Cigovich, noble Esclavon, a été nommé consul : il partira incessamment pour Alexandrie. C'est la seconde fois qu'il sert la république : il a déjà résidé à Tripoli en Barbarie, en qualité de chancelier & de vice-consul.

On apprend par des lettres postérieures, écrites de la même ville, que la république voulant récompenser les services signalés que lui a rendus M. Rozzi Pisanni, l'un des quarante, l'avait élu, il y a quelques jours, procureur de S. Marc, qui est une des plus considérables dignités que puisse obtenir un patricien. Son installation se fit avec la plus grande pompe. Deux jours après, on fut fort étonné d'apprendre que le grand-conseil l'avait fait arrêter, ainsi que son ami le fournisseur Carlo Contarini. Le premier a été enfermé dans le château de Vérone ; le second dans celui de Cataro. Il est très-difficile d'apprendre quel est leur crime, parce que les loix ici défendent, sous les peines les plus rigoureuses, de parler des affaires d'état. On a lieu de croire que le leur est très-grave, & qu'ils ont des complices, puisque plusieurs cavaliers ont été mis aux arrêts.

E S P A G N E.

Cadix. La réunion de l'escadre de Toulon aux huit vaisseaux du Ferrol arrivés ici, &

à ceux que nous avons dans cette baie, portera notre flotte à vingt-huit vaisseaux de ligne. Elle mettra à la voile aussi-tôt que les vaisseaux de Toulon seront arrivés.

Madrid. La frégate couriere le Roi, commandée par le capitaine D. Juan-Antonio Gonzalès, venant de la Havane, d'où elle est sortie le 25 avril, est arrivée le 9 à Muros. Elle apportait la malle des lettres des particuliers, qu'elle a jetée à la mer, en se voyant chassée par la frégate Française la Concorde, qu'elle a prise pour une frégate ennemie. Heureusement D. Manuel Gonzalès, qui était à bord de la frégate couriere, avait sur lui les dépêches de D. Bernard Galvez, qu'il a portées à la cour. Elles ont fourni un supplément très-étendu à notre gazette : elles consistent dans une lettre du commandant, & le journal de son expédition. On lit dans la lettre datée de la Mobile, le 18 mars, les détails suivans : " Le 14 du mois de mars, le château de la Mobile s'est rendu aux armes du roi, après quatre jours de tranchée ouverte, & trois cents hommes de garnison ont été faits prisonniers de guerre. " On ajoute que la prise de cette place leur a coûté plus de tems & de peine qu'il n'avait compté ; que la garnison s'était défendue vigoureusement, ce qui augmentait le mérite d'une entreprise exécutée avec des

troupes fatiguées, presque nues, & échappées d'un naufrage. Le général Campbell, ayant appris la perte des Espagnols de sept cents hommes, s'était mis en route avec la plus grande partie de ses troupes, pour attaquer ceux-ci par terre, & décider ainsi du sort de la province. Il parut à la tête de onze cents hommes à neuf lieues du camp Espagnol, & à la vue de leur avant-garde, avant qu'ils eussent commencé à ouvrir la tranchée. Les Espagnols, n'ayant pu sauver que peu de munitions du naufrage, étaient à la veille de manquer d'alimens; ils avaient devant eux un corps de onze cents hommes, outre la garnison du fort composée de trois cents hommes; en sorte que le nombre des ennemis était égal au leur. Cependant, malgré tous ces défavantages, les troupes n'en montrèrent pas moins d'ardeur; les travaux se commencèrent, & on s'approcha du fort à la vue de l'avant-garde ennemie & du général Campbell, qui, après les avoir observés pendant huit jours & avoir été témoin de leur activité, leva son camp, & retourna à Pensacola, suivi de quelques Espagnols qui lui enlevèrent un capitaine & vingt soldats. L'artillerie & les munitions prises dans le fort, consistent en trente-six canons neufs de fer, des calibres de 12, 9 & 6; treize pierriers, sept autres canons en mauvais état,

neuf inutiles, tous les boulets, métal & utensiles nécessaires pour le service de ces pièces; trois cents quatre-vingt-quatre fusils neufs, plusieurs escopettes pour les Indiens, cent quintaux de poudre, &c.

On a appris que le renfort de la Havane, attendu avec tant d'impatience par D. Galvez, est arrivé à la Mobile, & que cet officier est à présent en marche pour aller chercher le général Campbell à Pensacola.

ANGLÈTERRE.

Londres. Nous annonçâmes le mois passé la prise de Charles-Town par le général Clinton. Voici quelques détails qui ne seront point inutiles. Ce fut le 11 mai que le général Lincoln, qui commandait dans la place, fit notifier au général Clinton & à l'amiral Arbuthnot, qu'il acceptait les termes de capitulation qui lui avaient été offerts deux jours auparavant. Le 12, le major-général Leslie prit possession de la ville. On y prit sept officiers-généraux, un commodore, dix régimens continentaux, trois bataillons d'artillerie, & la milice de la ville & de la campagne: le tout, y compris les Français & les matelots, montant à environ six mille hommes sous les armes. Le député-gouverneur titulaire, le conseil & les officiers civils ont également été faits prisonniers. Quatre frégates, plusieurs navires armés, un nombre

considérable de bateaux, & environ quatre cents pieces de canons sont aussi tombés au pouvoir des Anglais. La perte des Anglais, suivant la relation de M. Clinton, se réduit à deux enseignes, un sergent, & soixante & treize fusiliers tués; un capitaine, sept lieutenans, deux sergens, & cent soixante & dix-neuf fusiliers blessés.

Le lord George Gordon, dont on a annoncé la détention dans le Journal du mois précédent, a obtenu la permission de recevoir quelques-uns de ses parens, tels que les lords Guillaume Gordon & Aberdeen; mais avant que d'entrer chez le prisonnier, ils doivent se soumettre à une visite rigoureuse: ils ne peuvent l'entretenir qu'en présence d'un des officiers de la prison, qui couche d'ailleurs dans la chambre du prisonnier. L'usage du papier & des plumes lui est interdit, ainsi que la lecture des papiers publics. Les lettres qui lui sont adressées, ne lui sont remises qu'après avoir été ouvertes, lues & examinées. On ne peut encore prévoir son sort. Bien des personnes craignent qu'il ne soit sinistre. On a dû lui communiquer, le 2 juillet, les chefs d'accusation auxquels il devait être sommé de répondre. On croit cependant qu'il sera difficile de le condamner comme coupable de haute trahison, parce qu'il ne s'ensuit pas

de ce qu'il était à la tête de l'association protestante, qu'il en ait présenté la pétition à la chambre des communes, & que ceux qui avaient signé ladite pétition l'aient accompagné en grand nombre lorsqu'il s'est rendu à la chambre, qu'il approuva les excès auxquels s'est livrée cette populace.

On a commencé, le 28 du mois dernier, l'ouverture des sessions du tribunal du Old-Bailey. Trente séditieux y ont comparu d'abord; onze des plus coupables ont été condamnés à mort, & les autres à une moindre punition. On continue le procès du reste, qui monte à environ quatre-vingt, & l'on en juge tous les jours quelques-uns.

L'émeute de Londres, qui a donné lieu à la détention du lord George Gordon & aux sessions du tribunal dont nous venons de parler, a coûté la vie à deux cents quatre-vingt-cinq personnes, dont cent & neuf ont été tuées par l'association & les gardes, cent & un par la cavalerie légère, & soixante & quinze blessées qui sont mortes de leurs blessures dans les hôpitaux; il y avait outre cela cent soixante & quinze prisonniers ou blessés, que l'on pansait à l'époque du 17 juin.

Au reste, ces troubles malheureux ont amené la réconciliation du roi avec les deux princes ses frères. Elle a été déclarée publiquement; & dès le 20 du mois de juin, la

gazette de la cour annonça que plusieurs ministres des cours étrangères avaient eu une audience du duc de Cumberland.

Une gazette extraordinaire de la cour du 5 de ce mois, contient l'extrait d'une lettre de l'amiral Rodney à M. Stephens, en date de la baie de Carleisle de Barbade, le 21 mai, apportée par M. Man, capitaine du Cerbere, dans laquelle il annonce que le 15 dudit mois il y eut un combat entre une partie de sa flotte & celle des Français sous le commandement de M. de Guichen, & un autre encore le 19. Mais quoiqu'il dise que la flotte Française était rentrée à la Martinique en très-mauvais état, il ne paraît cependant pas que l'avantage que les Anglais ont eu dans ces deux rencontres ait été considérable.

Le roi s'est rendu le 8 de ce mois au parlement, où, après avoir prononcé un discours, il l'a prorogé au 24 août prochain.

F R A N C E.

Paris. Suivant des lettres reçues de M. de Guichen, il paraît que les Anglais n'ont pas lieu de se féliciter beaucoup des avantages qu'ils disent avoir remportés sur lui, puisque, suivant sa relation, il paraît que l'avant-garde des ennemis a été fort maltraitée, que quatre de leurs vaisseaux ont dû arriver à Sainte-Lucie dans un délabrement complet, & qu'un cinquième doit être abso-

lument hors d'état de servir. Ces deux rencontres ont coûté aux Français onze officiers tués, parmi lesquels se trouve le fils de M. de Guichen, & vingt-huit blessés; cinquante-neuf bas-officiers ou soldats tués, & cent quatre-vingt-seize blessés; quatre-vingt-huit hommes des équipages tués, & cinq cents quatre-vingt-seize blessés: en tout, cent cinquante-huit tués, & huit cents vingt blessés.

On écrit de l'Orient, que le Comte d'Artois, vaisseau de 64 canons, commandé par M. le chevalier Clofnard, lieutenant des vaisseaux du roi, a enlevé, le 23 du mois passé, quatre navires aux Anglais, qui sont la Catherine, la Vénus, le London & la Margaret. La frégate la Bellone, sous les ordres de M. de Chambertrand, a fait une prise plus précieuse; c'est un navire allant à la Jamaïque, chargé de mousseline, de toiles, bijoux, principalement de montres, &c. Ce vaisseau est estimé à deux millions. On est persuadé que ces bâtimens ne sont pas les seuls qui aient été enlevés aux ennemis, & l'on fait que la flotte de Quebec & un second convoi parti de Corke ont été attaqués & dispersés par quelques vaisseaux Français, dont on ne tardera pas à recevoir des nouvelles de ces rencontres.

P A Y S - B A S.

Bruxelles. La mort vient d'enlever, le 4 de ce mois, à dix heures du soir, au château royal de Tervuesen, S. A. R. Charles Alexandre, duc de Lorraine & de Bar, grand-maitre de l'ordre Teutonique, lieutenant-gouverneur & capitaine-général des Pays-Bas. Ce prince était âgé de cinquante-huit ans, & a gouverné ces provinces pendant plus de trente-six années avec autant de sagesse que de modération.

Le prince de Staremburg a été nommé par intérim lieutenant-gouverneur & capitaine-général des Pays-Bas. On croit que ce sera le duc de Saxe-Teschén qui succédera ici au prince Charles de Lorraine.

S U I S S E.

Sion en Valais. L'élection d'un nouvel évêque a eu lieu dans cette ville pendant le courant du mois dernier, & nous croyons qu'il ne fera pas inutile de faire connaître la cérémonie que l'on observe ordinairement dans ces occasions. Lors de l'élection d'un nouvel évêque, le capitaine du pays, comme premier magistrat pendant que le siège épiscopal se trouve vacant, convoque un conseil extraordinaire de la nation, composé des députés des sept dixains du haut-Vallais, qui se rendent au château de Majora, résidence ordinaire des évêques, & qui est ha-

bité alors par le capitaine du pays. Le jour de l'élection, il se rend avec les députés dans l'église cathédrale de Sion, où le chapitre lui présente quatre de ses membres qui sont mis en élection. Le capitaine du pays remet à un des députés, ou à tous les députés des dixains, suivant qu'il le juge à propos, le droit d'élire & de présider le conseil de la nation, lequel député choisit six députés des six autres dixains, pour les consulter dans cette affaire. Ces sept personnes, que l'on appelle alors le petit-conseil, se rendent dans un endroit séparé pour délibérer sur l'élection. Leur président commence d'abord par recueillir les voix, & il ne vote lui-même qu'après avoir entendu les autres députés, ainsi que le greffier du pays, qui a de même le droit de donner son suffrage. Après cette opération, le greffier du pays fait connaître à l'assemblée générale des députés le sujet qui a été nommé à la pluralité des voix. Cette assemblée, composée des juges & bannerets de chaque dixain & du capitaine du pays, confirment ou rejettent l'élection par la pluralité des suffrages. Le député qui a présidé le petit-conseil a le droit, lorsqu'il y a égalité de voix, de décider l'élection en faveur de l'un ou de l'autre. Le capitaine du pays remet aussi-tôt au nouvel évêque une épée, comme la marque de la préfecture,

& les clefs du château de Majora, qu'il a habité pendant la vacance du siege épiscopal. On fait confirmer l'élection par le pape, & l'on fait remettre 2800 florins à la chambre apostolique.

Le chapitre de la cathédrale de Sion avait présenté aux députés & chefs des dixains :

M. François-Melchior zen Ruffinen de Leuk, prévôt du chapitre.

M. Pierre-Joseph Imfang, chantre du chapitre & procureur-général.

M. Joseph-Xaverius de Verra, de Sion, pénitencier & pasteur de Sion.

M. François-Joseph Preur, de Siders.

La pluralité des suffrages s'est déclarée en faveur du premier, lequel sort d'une famille honorable du dixain de Leuk. Son pere, qui est mort fort jeune, a rempli la charge de banneret. Le nouvel évêque est né l'an 1732 ; il obtint en 1753 une place dans le chapitre de Sion, fut fait peu après procureur-général, chantre, grand-doyen & seigneur de Molignon. Il avait déjà été mis en élection en 1760, & il fut fait vicaire-général pendant la vie de son prédécesseur. Ses connaissances, ses mœurs & son mérite nous laissent espérer un regne fortuné.

F I N.

T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

- I. *Eloge de Voltaire, par M. de la Harpe.*
Second extrait. Page 3
- II. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes. En Suisse, chez les libraires associés, 1780.*
Tome III. (Second extrait.) 25
- III. *Descriptions des arts & métiers, in-4º.*
Etc. Tome X, contenant les deux premières sections de la seconde partie du traité des pêches, avec l'histoire naturelle des poissons, Etc. A Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique. 45

II. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Le Souhait, poème traduit de l'allemand.*
Fin. 61
- II. *Réflexions d'un philosophe sur une belle campagne.* 78
- III. *Aux auteurs du Journal.* 84
- IV. *Instinct singulier des brebis.* 87
- V. *Le Dalécarlien, anecdote suédoise. Suite.* 88

- VI. *Oraison funebre de Warren , après l'ac-
tion de Breedshill en 1775 , par un Amé-
ricain.* 102
VII. *Aux détracteurs de J. J. Rousseau.* 104
VIII. *Extrait d'une lettre de M. Magellan ,
de la société royale de Londres , sur les
montres nouvelles qui n'ont pas besoin d'être
montées.* 105
IX. *Vers à l'auteur de l'Antipathie de l'a-
mour.* 106
III. PARTIE. *Annales politiques de l'Eu-
rope.* 108

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

DEDIÉ AU ROI.

A O U T 1780.



A NEUCHÂTEL,
De l'imprim. de la Société Typographique.